CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)

ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1996

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

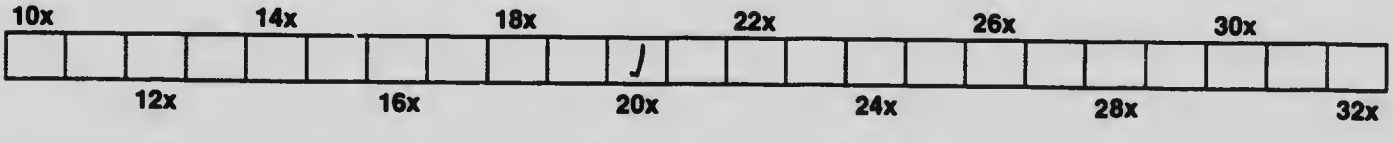
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

- [x] Coloured covers / Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged / Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing / Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- [ ] Only edition available / Seule édition disponible
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- [ ] Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments / Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured pages / Pages de couleur
- [ ] Pages damaged / Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [x] Pages detached / Pages détachées
- [x] Showthrough / Transparence
- [ ] Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material / Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image / Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.
- [ ] Opposing pages with varying colouration or discolourations are filmed twice to ensure the best possible image / Les pages s'opposant ayant des colorations variables ou des décolorations sont filmées deux fois afin d'obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below / Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.



The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Library
Agriculture Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut raproduit grâce à la générosité de:

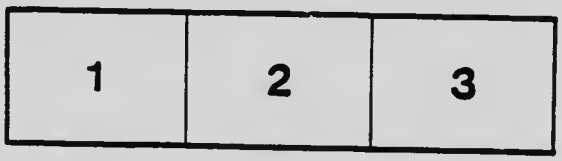
Bibliothèque
Agriculture Canada

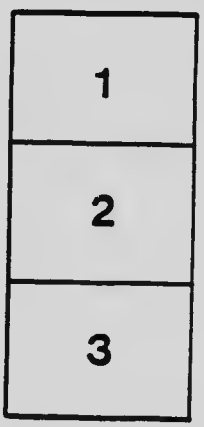
Les images suivantes ont été raproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la nattaté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

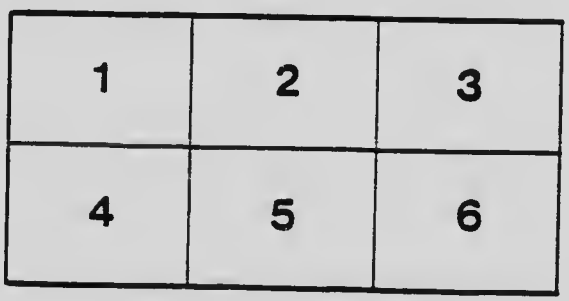
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une amprainte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une emprainte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaitra sur la dernière image de chaque microfiche, selon la cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent êtra filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour êtra reproduit en un seul cliché, il ast filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droita, et de haut en bas, en prenant le nombra d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

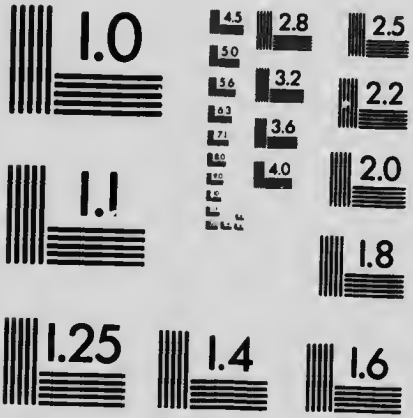






MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rachester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

BULLETIN

SUR

l'Elevage du Mouton

PAR

A. R. JENNER-FUST

QUEBEC
TYP. DUSSAULT & PROULX

1903

H 386

A

Chap.
386
c.2

BULLETIN
SUR
L'ÉLEVAGE DU MOUTON

BULLETIN

SUR

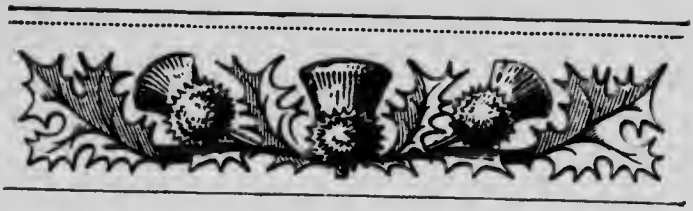
l'Elevage du Mouton

PAR

A. R. JENNER-FUST

QUEBEC
TYP. DUSSAULT & PROULX

1903



PRÉFACE

En lisant et relisant cet ouvrage, le cultivateur pourra mieux se rendre compte de la nécessité de l'amélioration des races de moutons et aussi des chances qu'il néglige de tirer un meilleur parti des ressources naturelles qu'il a à sa disposition.

Il verra que le mouton n'entraîne pas de grandes dépenses pour arriver à produire une viande de prix etpar conséquent répondant aux exigences de l'acheteur du pays et de l'étranger.

Le cultivateur se rendra compte qu'il peut élever plus de moutons pour la bou-

cherie en utilisant des terrains que la charrue n'a pas pour le moment à bouleverser, comme aussi ceux qui, pour une raison ou pour une autre, restent en jachères.

Le mouton, comme tous les animaux, préfère les bons pâturages, mais l'expérience démontre qu'on peut facilement le faire passer après les autres et qu'il utilise quantité d'herbes que ceux qui ont pâturé avant lui ont négligées.

En outre de cela, il y a sur presque toutes les fermes des terrains où la charrue ne peut passer et qui donnent cependant une herbe rase, excellente en qualité. Ces herbes trop courtes ne seraient pas utilisées par d'autres animaux.

Tels sont les terrains rocheux, les pentes abruptes sur lesquels le gros bétail mourrait de faim, tandis que le mouton y trouvera sa subsistance.

Que de terrain ainsi perdu ! Une ferme, en pays montagneux, peut à peine nourrir

quelques vaches. La plus grande partie de la propriété leur est inaccessible et ne rapporte aucun profit. Si le cultivateur y plaçait des moutons, il ne manquerait pas d'en retirer des profits raisonnables.

Mais même sur une ferme en pleine culture où son rôle est bien compris, le mouton est d'un élevage payant par sa viande, par sa laine et aussi par le fumier qu'il produit.

En parcourant ce traité, les cultivateurs se rendront mieux compte des qualités que l'on exige pour la viande et seront mieux à même d'opérer une sélection parmi les différentes races.

Ils verront aussi pour la laine qu'il n'est pas sans intérêt de faire un choix judicieux des sujets qui doivent composer le troupeau.

Autrefois le cultivateur élevait de préférence le mouton à laine longue, mais aujourd'hui les laines longues sont dépré-

ciées et remplacées avantageusement par les laines courtes qui obtiennent de meilleurs prix. C'est avantageux pour nous, car nous savons les moutons à laines courtes plus rustiques que les autres et par conséquent plus faciles à acclimater dans notre pays.

Enfin, dans la saison où les moutons sont laissés dans les champs, ils y laissent leurs déjections qui engraissent le sol, ils le piétinent, et au printemps ou au moment du labour, le cultivateur a un terrain raffermi, engraissé, c'est-à-dire dans de meilleures conditions qu'il ne l'aurait été sans cela.

Pour ce qui concerne l'engrais laissé ainsi par le mouton, les agronomes estiment que le mouton fume dans une nuit, d'une manière efficace, neuf pieds carrés ou un carré de trois pieds de côté.

C'est encore là un mérite du mouton que le cultivateur intelligent saura bien apprécier.

Il est donc dans l'intérêt de l'habitant des campagnes de s'adonner plus spécialement à l'élevage bien ordonné des moutons. Il en retirera non seulement des avantages pécuniaires par la vente de la laine et de la viande, mais encore celui de voir les champs pâturés par les moutons se trouver dans des meilleures conditions de culture.

RECENSEMENT DE 1901

Voici maintenant le nombre de moutons tel que constaté par le dernier recensement, dans le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse, l'Ile du Prince Edouard et la province de Québec.

MANITOBA :

Moutons vivants	29,249
Moutons tués ou vendus . . .	12,758

NOUVEAU-BRUNSWICK :

Moutons vivants	182,175
Moutons tués ou vendus . . .	80,203

NOUVELLE-ECOSSE :

Moutons vivants	281,071
Moutons tués ou vendus . . .	118,167

ILE DU PRINCE EDOUARD :

Moutons vivants	125,546
Moutons tués ou vendus . . .	54,394

QUÉBEC :

Moutons vivants	648,913
Moutons tués ou vendus . . .	362,975

Voici aussi un état comparatif du nombre de moutons, tel que constaté au recensement de 1881, 1891 et 1901 :

PROVINCE	Nombre de moutons vivants lors du recensement de		
	1881	1891	1901
Col. Britannique....	27,783	49,163	33,350
Manitoba	6,073	35,838	29,249
Nouveau - Brunswick	221,163	182,941	182,175
Nouvelle-Ecosse	377,801	331,492	281,071
Ontario..... ..	1,359,178	1,021,769	1,031,115
Ile du Pr. Edouard..	166,406	147,372	125,546
Québec....	889,833	730,286	648,913
Territoires	346	64,920	153,309
Canada.....	3,048,678	2,563,781	2,484,728

PROVINCE	Nombre de moutons tués ou vendus durant l'année		
	1881	1891	1901
Col. Britannique....	10,682	65,491	14,346
Manitoba	1,382	13,373	12,753
Nouveau - Brunswick	88,743	92,887	80,203
Nouvelle-Ecosse.....	151,245	152,340	118,167
Ontario.....	748,972	640,431	676,490
Ile du Pr. Edouard..	58,872	67,563	54,394
Québec	436,336	416,601	362,975
Territoires	232	15,486	25,603
Canada.....	1,496,465	1,464,172	1,344,936

LE MOUTON

PREMIERE PARTIE

THÉORIE SUR L'ÉLEVAGE EN GÉNÉRAL

CHAPITRE I

DE LA SÉLECTION DES ESPÈCES

AVANT d'entrer dans les détails du sujet que nous allons traiter, savoir : " Le mouton, son élevage et les soins à lui donner," il est peut-être important de connaître les principes que l'on doit suivre dans l'élevage en général. Les problèmes, en effet, qui se rattachent au croisement, à l'élevage des races, etc., sont nombreux et compliqués. Ainsi, pourquoi le produit d'un coq Dorking et d'une poule

Cochinchinoise diffère-t-il entièrement d
produit d'un coq Cochinchinois et d'un
poule Dorking ? Il en est ainsi pourtant
et cette différence qui peut plus ou moin
varier dans la quantité, est constante quan
à la qualité.

Pourquoi, également, le produit d'un
cheval et d'une ânesse, diffère-t-il absolu
ment du produit d'un âne et d'une jument ?
Si grande, en effet, est la différence, qu'en
Angleterre, on donne un nom distinct au
produit dans chacun de ces deux cas ; on
appelle " mulet " le produit de l'âne et de
la jument et " bardeau " celui du cheval
et de l'ânesse.

Chaque espèce de moutons domestiques
a une origine primitive distincte, puisque
les produits de leur mélange retournent
toujours, après un petit nombre de géné-
rations, à l'un ou à l'autre des types natu-
rels de leurs premiers ascendants, affirmant
ainsi la loi de permanence de ces types.
Il y a tout juste autant d'espèces que de
races de moutons, la race est l'ensemble
des individus de même type spécifique,
nécessairement issus d'une souche com-

mune, l'espèce n'est que l'expression distinctive de ce type, c'est une notion purement abstraite, résultant de la comparaison des divers types entre eux. La famille comprend le père, une mère et leur descendance directe. Un groupe de familles de même descendance, forme la tribu ; un ensemble de tribus forme la race, qui embrasse à la fois l'ascendance et la descendance. Par exemple, l'on parle du Devon ou du Kyloe, comme appartenant à une race, mais ce terme ne peut s'appliquer au Shorthorn ; le mouton de montagne Gallois et le Scotch Blackface constituent chacun une race, tandis que le Leicester est un type, de même que l'Oxford-down.

Le premier éleveur qui ait conçu l'idée de la création de types d'animaux domestiques appelés par la suite à devenir supérieurs aux souches primitives, fut Robert Bakewell, de Dishley. Il débuta par les moutons de son voisinage immédiat, et de grossiers, pleins de rudesse, petits et de mauvaise tournure, comme ils étaient à cette époque, il réussit par un travail énergique et une sélection judicieuse pour

les croisements, à produire le moderne Leicester. Il réussit aussi avec le bétail des environs, à produire les " Longhorns, " type remarquable qui menaçait de tomber en discrédit, il y a quelques années, mais qui est revenu de nouveau en faveur.

Avant de se consacrer à l'élevage de n'importe quel type, on doit avant tout, s'arrêter à une idée définie du genre, de la grandeur et de la forme de l'animal dont on désire faire l'élevage.

Quand Thomas Booth, de Warlaby, dans le Yorkshire, entreprit l'amélioration du bétail de sa localité, il avait déjà l'idée arrêtée du type Shorthorn moderne. Vers l'année 1790, se trouvant dans la vallée Tees dont les riches pâturages servaient à nourrir un troupeau de bestiaux aussi considérable que remarquable, il en choisit un certain nombre parmi les meilleurs, pour faire souche. Il visait à faire disparaître la proéminence exagérée du haut de l'épaule, à réformer la charpente en général, à laisser moins de "jour" sous le ventre, à obtenir une chair forte et égale sur tout le corps. Il accoupla quelques vaches du

troupeau de M. Broader, de Fairholme, à des taureaux de taille moyenne et réussit à produire la race Booth. Plusieurs des plus célèbres Shorthorns de nos jours, descendent de ces vaches de Fairholme.

Ce principe suivi par nos premiers éleveurs, est celui là même que l'on reconnait universellement aujourd'hui comme le meilleur. Ce principe infaillible auquel on n'attache pas assez d'importance s'applique non seulement, à la propagation des animaux d'ordre inférieur, mais aussi, à l'espèce humaine. "Like produces likes" ou "Pareil produit pareil." Si les chefs de familles apportaient à l'observation de ce principe, plus d'attention, moins d'êtres scrofuleux ou idiots verraient le jour, car en définitive, la nature se venge de toute infraction à ses lois.

Mais, bien qu'il soit parfaitement vrai que "pareil produit pareil", il est une autre règle dans l'histoire de la vie des corps organisés, dont nous devons tirer profit: c'est la tendance qu'ont tous les animaux à l'atavisme, c'est-à-dire à subir l'influence des ascendants, en vertu de

laquelle un reproducteur peut communiquer à son produit des caractères qu'il ne possède pas lui-même, mais qui ont appartenu à l'un de ses propres ascendants, paternel ou maternel. C'est ce qu'on appelle l'atavisme, et ce phénomène a été souvent constaté par les éleveurs de pigeons blancs qui, malgré les soins qu'ils prennent pour obtenir des sujets de couleur pure, constatent cependant avec peine de temps en temps, des plumes noires sur les jeunes pigeons.

Dès lors il faut poser en règle bien établie qu'il ne suffit pas que les producteurs actuels soient de race pure, de vraie couleur, de constitution robuste, mais qu'ils doivent descendre d'ancêtres qui, de génération en génération, ont fait preuve de ces qualités ; c'est là la source du succès pour l'éleveur qui ne veut pas être déçu dans ses espérances.

Il n'y a aucun doute que les premiers éleveurs durent procéder en accouplant mâles et femelles au degré de consanguinité prohibé. Pouvaient-ils faire autre chose ? En allant en dehors de leur circuit

chercher des sujets mâles non apparentés, pour féconder les femelles, que trouvèrent-ils ? des sujets inférieurs et ne convenant pas du tout à leur propre classe d'animaux. Aussi, après avoir réussi à fixer son type, Bakewell, ne fut jamais tenté de faire usage d'un sujet étranger, tout séduisant qu'il eût été, de forme ou de qualité ; il se servit de son propre " stock " pour la reproduction. Que répondait M. Booth à l'un de ses amis qui lui recommandait d'introduire du sang nouveau, étranger, dans son troupeau ? " Je veux bien, disait-il, mais vous voudrez bien me dire où en trouver d'aussi bon. "

CHAPITRE II.

—

DE LA REPRODUCTION

PARLONS un peu maintenant des principes de la génération. Ils ne sont maintenant entourés d'aucun mystère. Grâce aux recherches dont ils ont été le sujet et aux grandes connaissances des savants qui se sont adonnés à ces études, un flot de lumière a jailli. Des règles ont été établies, qui, si elles sont bien suivies par les éleveurs, donneront invariablement des résultats satisfaisants.

L'ensemble de la structure animale se divise en trois grands groupes d'organes, ceux de locomotion, ceux de nutrition et

enfin les organes de l'intelligence. La première catégorie comprend les os, les ligaments, les muscles. Ceux-ci se communiquent par les nerfs qui ont leur siège dans le cervellet, partie postérieure de la tête. Le corps, les membres et la peau appartiennent à cette classe. La deuxième catégorie comprend les organes de l'absorption, comme les vaisseaux lymphatiques ; de la circulation, comme les artères, les veines ; les organes de la sécrétion, comme les glandes. Les organes digestifs, respiratoires et reproducteurs appartiennent à cette classe. La troisième classe comprend les yeux, les oreilles, les organes de la sensibilité, les organes de la volonté. Les premiers ont pour fonction de recevoir les impressions de l'extérieur, les seconds, de percevoir, de comparer et de refléchir ; les troisièmes, de vouloir, et par conséquent, de mettre les muscles en mouvement et leur faire remplir leurs fonctions.

Le but de toutes ces explications est de faire connaître si oui ou non, le père et la mère, ou l'un d'eux seulement, sans distinction, confèrent leur organisme à leurs

produits. C'est vers ce point, qu'en dépit de son manque d'attraction, nous devons diriger notre attention, car l'on doit à l'indifférence que l'on a toujours témoignée en cette matière, d'avoir vu l'élevage pendant bien longtemps une entreprise d'un succès incertain.

A la suite de nombreuses expériences, les savants en sont venus à la conclusion que le mâle est le propagateur d'une classe d'organes et la femelle de l'autre. Le mâle transmet les organes de la locomotion, et la femelle, les organes de la nutrition. Quant aux organes de la pensée, les deux en sont également les propagateurs.

En suivant cette doctrine jusqu'à sa dernière limite, nous constatons qui si nous voulons améliorer quelque partie de l'organisme locomoteur dans notre "stock", ce serait en vain que nous chercherions à à atteindre ce but par la femelle. D'un autre côté, si nous voulons améliorer le système nutritif, en vain également essayerions-nous d'arriver à ce but par le mâle ; en termes bien simples, voici ; si l'on désire pour le bétail l'amélioration de la taille,

on l'obtiendra par le taureau ; si l'on désire une augmentation dans la production du lait ou l'engraissement, on l'obtiendra par la vache. De même dans l'élevage du mouton, c'est la brebis qui fournira l'augmentation dans la production du lait et des dispositions à l'engraissement ; le bélier fournira la laine et l'ossature.

Lorsque l'on considère que le mâle et la femelle ont quant, aux organes de la volonté, chacun des caractères distincts et précis, il est facile de constater que dans le cas d'une suite peu judicieuse et longue d'accouplement, le mâle semble ne plus éprouver de désirs. Prenons le cas d'un taureau que l'on accouple avec sa fille et dans la suite, avec la fille de cette dernière ; supposons qu'il ait donné à sa fille les organes antérieurs ; les deux animaux sont pour ainsi dire identiques. Et il peut aussi donner à sa petite fille, les organes postérieurs, et alors, cette dernière portera ses deux séries d'organes, tenant la première, de sa mère et la deuxième, de son père : de plus l'identité des organes de la volonté détruit tout désir, de reproduc-

tion et les différences qui sont essentielles pour l'excitation n'existent pas.

Bien que les innovateurs aient été obligés de suivre parfois des sentiers dangereux, ce danger n'existe plus. Ils sont en possession de sujets reproducteurs de premier ordre qui sont bien descendus de même souche, mais qui vivent et croissent suffisamment éloignés pour permettre de les accoupler sans danger. C'est heureux qu'il en soit ainsi, car il n'y avait pas d'autres moyens d'obtenir les bons résultats que l'on a constatés dans ces dernières années. L'effet d'adhérer opiniâtrement à une famille ou a un type particulier, a été de conférer au mâle un rôle particulièrement prépondérant; sa forme et sa substance sont transmises au produit, la femelle n'y contribuant apparemment pour rien. Aucune autre race ne donne de meilleure preuve de la justesse de ces remarques, que le "Shorthorn," probablement parceque c'est la race pour laquelle on s'est donné le plus de trouble pour conserver la généalogie pure et intacte. L'auteur du présent livre a vu à la ferme de l'hon. M.

H. Cochrane, il y a quelques années, veau (produit d'une génisse Kyloe, p Royal Commander), qui, sous tous ra ports, moins la rudesse de sa peau, dés vouait complètement sa mère: aussi, quat croisements du sang shorthorn sont-i considérés suffisants pour admettre le pr duit aux honneurs du Herd-Book.

CHAPITRE III.

—

DU CROISEMENT DES RACES.

PERSONNE ne doute du bien merveilleux produit par le système bien conçu du croisemeut mis en pratique en Angleterre, depuis maintenant nombre d'années. On sait qu'il y a croisement, quand deux sujets s'accouplent pour la reproduction de leur espèce, et ne son pas du même type. On a d'abord peu compris les principes sur lesquels sont basés les lois du croisement ; mais après avoir abandonné le système qui prévalait autrefois, l'on en est arrivé à employer une méthode plus naturelle et partant

plus efficace. Une seule règle, on peut l'affirmer, a prévalu depuis 60 ans ! l'on a toujours fait les croisements en utilisant un mâle pur sang.

Avant de commencer à améliorer nos animaux par le croisement, nous devons nous demander si notre sol est suffisamment bon pour nourrir le produit provenant de ce croisement, tel qu'il doit l'être.

L'on voit souvent qu'un troupeau de race supérieure, soit de moutons, de bêtes à cornes ou de chevaux, ne peut fournir des sujets de croisement.

Prenons pour exemple l'accouplement d'un taureau Shorthorn avec la vache ordinaire du pays que les américains appellent " scrub " : il serait très préjudiciable pour l'éleveur de continuer longtemps ce croisement dans les terres pauvres de la province.

On peut faire un ou deux croisements pour donner aux produits les caractères d'origine de leurs parents, mais il faut s'arrêter là tant que l'on n'est pas dans de meilleures conditions, et que notre sol n'est

pas capable de nourrir une classe supérieure d'animaux.

Quant à la question de savoir s'il est vrai que, si on accouple un mâle de grandes proportions à une femelle de petite dimension, le fœtus doit avoir des proportions si considérables que la mère ne pourrait lui faire voir le jour, je n'y attache aucune importance, car le fœtus est toujours proportionné à la matrice qui le renferme. Quelques petites difficultés peuvent surgir lors de l'expulsion à cause du volume de la cervelle, mais c'est tout.

En fait de moutons, chevaux et bêtes à cornes, je puis dire que j'ai pratiqué l'accouplement avec différentes qualités de mâles et je n'ai jamais rencontré de difficulté 3 de ce genre ; mais j'ai trouvé que où un mâle pur sang, de bonne forme et taille, était accouplé avec une jument grossière du pays, le produit était invariablement supérieur à la mère dans toutes les parties externes tandis que la santé robuste de la mère et son abondance de lait aidaient beaucoup dans la suite au développement du poulain.

Voyons les ponies Exmoon d'aujourd'hui. Il y a 70 ou 80 ans, c'était des petites créatures de 10 à 12 mains de hauteur, n'ayant rien autre chose que leur constitution et leur vigueur pour les recommander. Maintenant, croisés comme ils l'ont été avec des étalons de pur sang, de grandeur normale, on ne peut trouver de types plus parfaits de ponies pour phaétons, et ils ont gagné tellement en hauteur qu'un grand nombre mesurent de 14 à 14½ mains.

Autre exemple : je me suis servi pour de petites vaches de campagne, de taureaux Shorthorn de grandeur et d'un poids tels qu'elles pouvaient à peine supporter la pesanteur de telles masses, et cependant quant à la parturition, elle avait lieu sans accidents, comme dans les cas ordinaires.

J'ai accouplé le petit type épuré de brebis Southdown avec le lourd bélier Hampshire-down et bien qn'alors, la tête de ce dernier était d'une largeur disproportionnée, la parturition eut lieu sans difficulté.

Je dois aussi mentionner ici comme exemple de l'effet du croisement, la créa-

tion du type Babraham de Southdowns, posant comme prémisses que ce que je vais avarcer n'est que mon opinion privée, d'après mon propre jugement, sans autre preuve matérielle ou autre. Les types primitifs de cette magnifique collection de moutons furent introduits, il y a à peu près 65 ans, de Glynde, comté de Sussex, lieu d'habitation bien connu de M. Ellman, l'un des premiers grands éleveurs du Southdown. C'était d'élégants sujets, à poitrine étroite, partie antérieure légère, bons, naturellement de petite dimension, possédant des reins solides. Ils " parquaient " tous les soirs sur des falaises rafraîchies par la brise de la mer. Rarement abattus avant l'âge de trois ans, leur poids après l'engrais variait de 14 à 16 livres le quartier. Aujourd'hui, la cote du plus haut prix du mouton sur le marché de Londres, est celle de Southdown, la carcasse variant entre 60 à 64 livres, soit 15 à 16 livres le quartier. Seuls, ceux qui ont eu la bonne fortune de goûter à la viande du Southdown de 3 ou 4 ans, ont une idée du fumet qu'elle exhale, mais, aujourd'hui on ne

mange plus de semblable viande, attend
qu'il n'y a pas de profits à garder des mo
tons jusqu'à cet âge.

Dans ce troupeau de M. Ellman, M
Jonas Webb, choisit quelques brebis et u
bélier qu'il conduisit avec lui à une peti
ferme du Cambridgeshire, appartenant
M. Adeane, dont M. Webb était dans
temps, le garde-chasse. Comment ce tro
peau fut traité, personne ne le sut, ma
il le fut avec grand succès, car à 20 moi
les moutons pesaient de 22 à 26 lbs
quartier et possédaient toutes les qualité
de leurs auteurs. Quant à la chair et à
laine, pendant que le devant était plu
développé, le cou renforcé et la laine dava
tage améliorée. Sans doute, le mode d'él
vage à la ferme du Cambridgeshire a d
avoir une immense influence sur la croi
sance de l'animal, car, la petite taille d
mouton de Sussex, dans son endroit nata
provient en grande partie de l'absurd
pratique des propriétaires de troupeau
de ce comté, d'envoyer les jeunes breb
sur les terres basses, pendant l'hiver et ce
pour les rendre vigoureuses suivant le di

ton du pays. Et vraiment, rien d'étonnant qu'il en fût ainsi, car quand les "Tegs" comme on appelait là-bas, les agneaux d'un an ou les "Hoggets", comme on les appelait ailleurs, arrivaient de leurs quartiers d'hiver, au temps de la tonte, ils n'étaient qu'un paquet d'os. Je me rappelle, parmi les troupeaux de trois des plus considérables éleveurs de Sussex, avoir vu celui de M. Tanner, composé de 2000 brebis, et il faisait peine de constater que des gens sensibles pussent ainsi exposer de jeunes brebis à autant de rigueurs. Il est bon d'ajouter que l'éleveur de moutons Sussex vend tous ses agneaux aux jours d'automne, en retenant à la ferme les brebis plus âgées.

Peut-être ai-je été trompé quant au croisement du sujet à laine longue dans le troupeau de Babraham ; c'était dans tous les cas, une combinaison de maître. Par une belle journée de juillet 1852, je me trouvais à Babraham où je fus témoin de la vente et du louage annuelle des béliers et jeunes agneaux. Combien furent vendus et loués, je ne me rappelle pas, mais

j'ai encore frais à la mémoire, le montant réalisé, soit: £3,752, ou $18,760. On avait procédé par un croisement si parfait que l'année suivante, je voyais 150 béliers justement tondus pour la première fois et sortant d'un immense bâtiment, et, ma foi, le meilleur juge de l'Angleterre eût été fort embarrassé de choisir dans le nombre, le plus parfait, tellement tous étaient identiques de forme, de couleur et de tenue.

Un autre exemple réussi de croisement, est celui du Oxford-down bien connu de nos jours sous le nom d'Oxfords. Ce n'est qu'après vingt ans d'efforts pour produire un type permanent de moutons, par l'union du Hampshire-down et du Cotswold, que Samuel Druce, de Eynsham, Oxfordshire, finit par réussir. D'abord, et ce pendant longtemps, les pattes de certains sujets étaients comme brunes, d'autres les avaient de couleur claire; la face de quelques-uns était blanche, celle de quelques autres, brune, et d'autres enfin pommelées. Il n'y avait aucune uniformité. Cependant, maintenant, tout cela est changé, le type en est depuis longtemps déterminé, fixé,

et les membres d'un troupeau Oxfords pour reproduction sont aussi uniformes de caractère et de couleur que les membres d'un troupeau Leicester ou Cheviot.

Dans le croisement, l'on devrait viser un double but : utilité et beauté, conséquence nécessaire d'un choix judicieux. Ces qualités s'obtiennent presque naturellement d'ailleurs, si la sélection est faite judicieusement. Tout essai de croisement devrait être fait dans de certaines limites et auparavant, on devrait se former une idée claire de l'objet en vue, et cette idée, une fois formée, il faudrait nous y attacher fermement. Ainsi, le croisement du bélier Cotswold et de la brebis Hampshiredown, à eu comme nous l'avons vu, un plein succès, mais le croisement du bélier Cheviot et de la brebis Leicester, aussi bien que celui du bélier Black-face et de la brebis Leicester ont donné un insuccès complet ; les produits dans les deux cas, présentant une plus mauvaise et plus défectueuse organisation que celle des parents.

S'il est vrai que l'accouplement d'un bon mâle et d'une femelle, n'assure pas néces-

sairement une bonne progéniture, d'un autre côté, l'adage "Like begets like," "Pareil engendre pareil," est-il toujours vrai? Je réponds que je crois l'adage vrai dans un certain sens, mais non dans le sens populaire dans lequel on l'entend; je pense qu'il a dû faire faire fausse route à plus d'un jeune éleveur en l'induisant à croire que, quand il avait acheté un mâle de bonne apparence, il possédait par là même tout ce qui lui fallait pour assurer une bonne progéniture.

Il n'y a aucune erreur plus commune que celle-là, parmi les jeunes éléveurs, et il n'en est pas de plus fatale.

L'animal a certaines qualités apparentes à l'œil et au toucher; il en a d'autres que ni l'œil, ni le toucher ne découvrent, qui cependant, sont transmises au produit; et quand cet animal est croisé avec un autre de sang différent, ces qualités produiront de nouvelles combinaisons indiscutables autant qu'inattendues.

La maxime ci-dessus est correcte aussi en ce sens que, bien que le produit puisse apparaître dissemblable au père ou à la

mère, cependant les propriétés particulières des deux ne sont pas perdues chez lui ; elles y sont renfermées et peuvent avoir produit des effets qui n'ont pas été ou ne pourraient pas être prévus avec quelque certitude. Que ces qualités ne soient pas perdues, ceci est évident, puisqu'il est prouvé que certaines propriétés particulières venant même d'ancêtres éloignés, se montreront de temps en temps, plus ou moins fréquemment, suivant le degré d'habileté et de persévérance de l'éleveur.

La loi du croisement veut que lors de l'accouplement de deux sujets de types différents, de même âge et de même vigueur, le mâle donne la partie postérieure de la tête ainsi que les organes locomoteurs, la femelle donnant la face et les organes nutritifs.

Cette loi, dans ses effets chez les animaux domestiques, ressemble à la loi de sélection ; mais dans le croisement, les parents maintiennent toujours leurs rôles respectifs, tandis que dans la sélection, ce sont les représentants les mieux constitués et les plus vigoureux de la race qui

concourent à la perpétuer, la fonction de reproducteur étant toujours le prix d'une lutte dans laquelle les moins forts succombent nécessairement. Dans un croisement faible ou imparfait, le produit peut être mauvais aussi bien que bon, mais le sujet qui est bon, devra seul être utilisé pour faire l'élevage, tandis que le sujet qui est mauvais devra être mis de côté. Le caractère intermédiaire des qualités produites dans le croisement est dû, non pas tant à chacune des deux sources contribuant à l'organisation de la progéniture, mais à ce que dans leur nouvelle combinaison, chaque série des organes agit l'une sur l'autre, avec tendance à se modifier réciproquement.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE I.

Des différentes races de moutons

Les moutons, en général, peuvent se diviser en deux classes, la première à laines longues et la seconde à laines courtes ; cependant à l'occasion, il pourra être utile de parler de ceux à laines intermédiaires, tels que les Oxfords, les Shropshires etc.

Tous les Down-breds appartiennent à la classe des laines courtes ; tous les moutons à face blanche, comme les Lincolns, les Leicesters, etc., appartiennent aux laines longues ; les premiers sont supérieurs

pour le goût de la viande et plus actifs dans leur port que les seconds ; ils se tiennent mieux en troupeaux, on peut en garder un plus grand nombre sur une même étendue de terrain et, en général, leurs laines atteignent un plus haut prix sur le marché.

Dans ce pays, particulièrement dans cette province, l'on confectionnait des effets domestiques en laine, c'était devenu une habitude chez le fermier de voir dans le mouton un producteur de laine plutôt que de viande pour le consommateur, et en conséquence, si on cherche à apporter quelques améliorations dans nos anciens troupeaux canadiens, on les tente chez le mouton à laine longue, comme le Leicester, ou Cotswold. Ceci explique l'infériorité des viandes de mouton qui nous sont servies dans les hôtels de nos villages. Avant le major Campbell, de St-Hilaire, à peine rencontrait-on un Down dans le pays, et les premiers qui auraient ardemment désiré améliorer leurs troupeaux, étaient pour ainsi dire dans l'impossibilité de le faire.

Cependant, en dépit des préférences de l'auteur pour les moutons à laines courtes, nous ne devons pas oublier que les moutons à laine longue sont en grande majorité dans le pays, et qu'une courte description des différentes races doit être intéressante pour les éleveurs.

Les principales races de moutons à laine longue dans la Province de Québec, sont les Leicester et les Cotswolds, avec quelques petits troupeaux de Dorsethorns, qu'on pourrait plutôt ranger parmi les moutons à laines intermédiaires.

CHAPITRE II

—

MOUTONS À LAINE LONGUE

LE LEICESTER

Le Leicester, ainsi dénommé du comté bien connu de ce nom, est l'un des premiers exemples de ce que le talent et l'énergie de l'éleveur peuvent accomplir. Robert Bakewell, dont nous parlerons plus loin, est celui qui peut être consideré comme le *créateur* de cette excellente race de moutons. La laine du Leicester n'est pas aussi longue que celle du Lincoln; néanmoins l'on ne doute pas qu'on l'ait employé pour la création par le croisement des autres types à laines longues.

BÉLIER LEICESTER

Vers 1668, Markham écrivant sur les moutons des comtés anglais du Midland parle de ceux à gros os, de forme supérieure, et d'un brun très prononcé ; c'était surtout des moutons de paturages et leur laine était plus grossière que celle des Cotsal. (1)

Le Prof. Low dit aussi : Il n'y a aucune raison vu les caractères que présente la laine de la nouvelle race Leicester, de prétendre que les ancêtres étaient autres que les moutons à laines longues des comtés du Midland.

Ce fut avec le propre troupeau de son district que Robert Bakewell, homme d'un caractère particulier, parvint, grâce à son intelligence et à une persévérance continue, à créer le type New-Leicester, ou

BÉLIER LEICESTER

(1) Nous pouvons faire remarquer ici, que l'étymologie de " Cotsal " ou sous sa forme moderne " Cotswold," rangée de montagnes du Gloucestershire, ne dérive pas, comme on le suppose ordinairement, du mot " Cot," hutte de terre et de " wold," un bois, mais de " Cote," forêt, et de " Weald," une forêt claire, curieux exemple de deux mots synonimes dans le même mot, ce qui arrive souvent dans les noms des places anglaises.

Dishley, comme il fut appelé en premier lieu.

Son succès fut dû à sa ferme croyance dans le pouvoir qu'ont les animaux de transmettre leurs bonnes qualités à leurs progénitures, et aussi à ce qu'il exerçait un œil vigilant sur le type qu'il voulait produire. Apparemment, il ne s'occupa pas beaucoup de la laine et visa plutôt à la production d'un animal de bonne forme, pouvant profiter vite et ayant de la chair sur la partie supérieure du corps.

Ce fut vers 1755, que Bakewell commença l'amélioration de la race de moutons qu'il choisit dans son voisinage. Il possédait aussi ce qu'en argot moderne, l'on appelle " a good eye for a beast, " " un bon œil pour la bête", que cette bête fut un mouton, un taureau ou un étalon. Il comprenait que la qualité l'emporte sur le volume, qu'une forme parfaite est plus disposée à tirer profit de la nourriture. Le résultat de l'œuvre de Bakewell fut la production d'un type amélioré, un peu plus petit que l'ancien, mais plus symétrique, plus épais, plus fort, d'un développement

plus hatif, à un âge plus jeune. Ses efforts furent couronnés de succès. Il loua d'abord les services de son premier bélier, à raison de $4.50 pour la saison, puis, plus tard, le prix s'élèva à $500.00.

Les faits ci-dessus, dit M. Wrightson, doivent apparaître extraordinaires pour tous ceux qui savent que l'argent avait beaucoup plus de valeur autrefois qu'aujourd'hui, et aussi combien l'on appréciait moins, il y a cent ans, les avantages d'un élevage amélioré. Il ne se trouvait alors aucun acheteur étranger pour faire monter les prix et l'on ne voyait pas les princes et les millionnaires rivaliser pour obtenir les meilleurs sujets.

LE LEICESTER AMÉLIORÉ

Le Leicester moderne est caractérisé par un crâne fortement bombé, par un front proéminent, déprimé latéralement, en arrière de chaque arcade orbitaire très saillante ; cheville osseuse, forte, aplatie, en spirale très allongée ; la face, de longueur moyenne, est large et pointue ou en cône

court, à profil du chanfrein faiblement curviligne, déprimé entre les orbites, au point de suture des os du nez avec le frontal ; os zygomatique (ou pommette) saillante ; larmier peu profond ; maxillaire inférieur à branches écartées et coudées à angle droit ; oreilles basses et peu éloignées des orbites. Le frontal des sujets perfectionnés est dépourvu de cheville osseuse. Les moutons anglais de ce type n'ont pas de cornes ; le crâne est entièrement chauve jusqu'au delà de la nuque. La toison est formée de laine grossière et très longue, en mêches pointues et pendantes. La taille moyenne est très élevée.

Il ne sert à rien de garder les Leicesters trop longtemps avant de les engraisser pour la boucherie, parce qu'à l'âge de 15 mois ou à peu près, ils deviennent si gras, que, comme le remarquait quelqu'un : " Il n'y a qu'un charbonnier écossais qui puisse en manger."

Il y a plusieurs années, en 1848 ou 1849, je crois, je passais quelques jours au Royal Hotel à Norwich, comté où tous les fermiers sont éleveurs de moutons.

Pensant que dans cet endroit, le mouton devait être délicienx à manger, je demandai pour mes amis et moi, qu'on nous donne de cette viande. On avait à peine servi, que je ne pus m'empêcher de m'écrier en goûtant au mouton : qu'elle est donc cette viande ? C'est le quartier de mouton que vous avez ordonné, répondit le serviteur.

Oh ! répartit un de mes hôtes, qui se trouvait être un résident du comté, la plus-part de nos moutons sont des Leicesters ; peut-être ne garde-t-on point de moutons à laines longues dans votre pays ?

Non, repliquai-je, et si ce que l'on nous a servi est du mouton à laine longue, nous n'en garderons jamais, car c'est le plus mauvais mouton que j'aie jamais mangé.

Le fait est, qu'avant ce fameux repas, je n'avais jamais goûté à d'autre viande de mouton que celle du Down, et le fumet de cette viande de Norwich m'était tellement étranger, que je crus pour un moment que j'avais été la victime d'une joyeuse fumisterie.

L'on prétend que les jours du Leicester sont comptés ; les Leicesters de race pure sont tellement enclins à produire une graisse épaisse, spécialement dans la région du cou et des reins, et la demande pour viandes grasses se fait tellement rare, que partout la viande des Downs est de beaucoup préferée.

Le grand mérite du Leicester est pour le croisement et avant mon départ d'Angleterre, en 1848, les Leicesters du comté de Norfolk où ils dominaient, avaient presque tous été convertis en métis.

Un croisement profitable est celui entre le South-down et le Leicester ou entre le Hampshire-down et le Leicester.

D'après les connaisseurs, c'est à peine s'il y a une race qui n'ait pas éprouvé l'influence du Leicester, depuis le Cheviot et le Black-face des frontières jusqu'au Cotswold des montagnes et le Lincoln des marécages.

LE LINCOLN.

Bien qu'il n'y ait pas, croyons-nous, beaucoup de sujets de ce type en Canada,

BÉLIER LINCOLN

nous pouvons cependant en parler quelque peu.

Le Lincoln n'est pas sans ressembler à un gros Leicester. C'est la race des moutons connus, la plus pesante. Un bélier de ce type fut abattu en 1826, dont les quartiers pesaient chacun, 96½ lb ! La chair du Lincoln est plus ferme que celle du Leicester ; la laine est extraordinairement longue, des échantillons ayant été produits, qui mesuraient 21 pouces de longueur. La toison entière pesait 30 livres.

En passant, il est bon de dire que quand nous mentionnons dans cet ouvrage la pesanteur d'une toison, il doit être compris que c'est la pesanteur d'une toison après qu'elle a été entièrement lavée et nettoyée sur le dos du mouton, avant la tonte. Je parlerai de l'opération du lavage dans un chapitre spécial.

La laine du Lincoln est claire et éclatante ; c'est pour cette raison qu'elle a mérité le nom de laine lustrée.

Le nouveau Lincoln ou le Lincoln amélioré, est le produit du croisement des

Leicester avec les vieux Lincoln, et, suivant mon opinion, il n'est parfait que dans sa contrée propre, où il a de l'espace et les riches pâturages qui lui sont indispensables ; Comme viande, il est supérieur en qualité aux Downs.

LE BORDER-LEICESTER

Je ne crois pas que l'on garde ce type dans cette province, mais je me rappelle d'un petit troupeau de Border-Leicesters, qui possédait en 1870, M. Thomas Irving de Petite-Côte, sur l'Isle de Montréal. Si je ne me trompe point feu le juge Ramsay, en eut quelques uns ; car je me souviens d'un bélier aux longues pattes qui pouvait sauter comme un cheval bien entraîné et qui me frappa un jour que je faisais fonction de juge à St-Hugues.

Cette race fut en haute faveur dans les comtés de Cumberland et de Northumberland et elle fut bien appréciée à la dernière réunion de la Société Royale d'Agriculture d'Angleterre, à Windsor.

Les Border-Leicesters doivent leur amé-

BREBIS BORDER-LEICESTER

lioration au Culleys, qui élévaient sur une immense échelle à Wooler, Northumberland, payant pour loyer de leurs nombreuses fermes, une somme de £6,000 ou $30,000.00 ! Dans ce temps-là (1747), le Tees-Water à jambes longues et à laine grossière était la race dominante de ce comté ; mais les nouveaux Leicesters, amenés de Dishley par les Culleys, apportèrent un changement dans l'apparence et la qualité de ces troupeaux.

LE COTSWOLD

Les collines du Gloucestershire, en Angleterre, où règne le système pastoral sous un rude climat, sont habitées par des moutons, que l'on abrite en hiver à l'aide de cabanes réunies dans une sorte de camp. C'est de là, qu'ils ont reçu le nom sous lequel ils sont connus.

Le cotswold se distingue par les caractères suivants : cráne à sommet saillant ; frontal court et fortement arqué, la cheville osseuse a disparu chez tous les sujets perfectionnés que nous avons vus ; front

étroit et comprimé d'un côté à l'autre, arcades orbitaires effacées, face longue, épaisse, en cône allongé, presqu'aussi large à la partie inférieure qu'à la partie supérieure ; profil arqué depuis le sommet du crâne jusqu'au bout du nez, sans aucune inflexion au niveau des orbites ; les os du nez se continuant avec le frontal sur un même plan et aussi avec le maxillaire supérieur ; os zygomatique saillant ; larmier peu profond, le lacrymal faisant saillie ; maxillaire inférieur à branches peu écartées.

La tête du Cotswold porte une sorte de toupet laineux ; les oreilles sont larges et plantées bas ; la toison d'une blancheur éclatante, est en mêches pointues et bouclées. La taille est très élevée. En raison de sa rusticité relative et des qualités de sa laine, le type du Cotswold est un des plus répandus en Angleterre.

La toison du Cotswold varie de 6 à 8 livres, quelques fois, mais bien rarement, elle peut peser 8 et même 9 livres.

Bien que le Cotswold, il y a 2 ou 3 ans, à une foire de Londres, ait pris la tête

BÉLIER COTSWOLD

parmi les moutons exposés, il n'a pas, en règle générale, la réputation d'être d'un développement hâtif.

" Le Cotswold, dit M. le Professeur Wrightson, est de seconde qualité, comme à peu près la plupart des races à laines longues ; il est pâle de couleur et à grain long. Quand le prix de la laine longue était plus haut que le prix de la laine courte, la position des Cotswolds était plus forte qu'elle ne l'est à présent, car à cette époque sa toison se payait $5.00, tandis qu'aujourd'hui elle ne vaut pas plus de $2.50. Pendant un temps, la demande pour le Cotswold semblait diminuer, mais au cours de ces deux ou trois dernières saisons, une réaction s'est produite en sa faveur.

Les connaisseurs disent qu'ils sont délicats dans leur jeune âge et qu'il leur faut du temps pour être bons pour la boucherie.

On ne peut les garder en groupes nombreux comme les Downs, mais ils doivent au contraire se trouver en petits lots.

Tous les canadiens connaissent à première vue un cotswold, mais ce que ne

savent pas nombre d'éleveurs, c'est que la face grise chez cette race n'est pas un motif de la rejeter. Nous voyons dans le Gloucester Chronicle nombre de Cotswold a têtes grises qui sont à vendre et l'on recommande cette particularité comme une qualité enviable.

De ce qui précède, il résulte donc que le Cotswold est un bon mouton pour la boucherie, excepté si l'on veut de petits morceaux.

CHAPITRE III

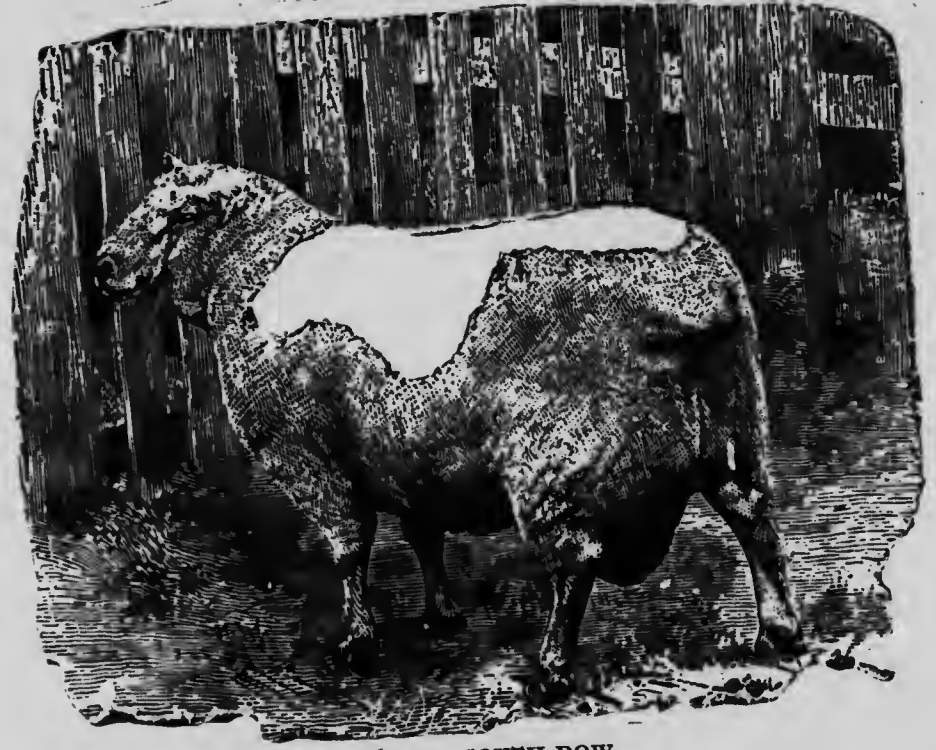
—

MOUTONS A LAINES COURTES

Il est inutile de parler des races de moutons Kent et Wensleydale, vu que nous n'en avons pas dans le pays. Nous allons étudier de suite les vrais représentants des races à laines courtes, c'est-à-dire les races Down.

LE SOUTH-DOWN

On rencontre surtout ce type dans les dunes du sud de l'Angleterre, qui portent ce nom. Ayant été, pendant six mois, l'élève de Wm. Rigden, de Howe, près de



BÉLIER SOUTH-DOW

Brighton, dans le but de faire une étude spéciale des South-Downs, je puis, sans trop de vanité, prétendre connaître ce type. J'eus la bonne fortune d'arriver dans le temps de l'agnelage. Un fait curieux me frappa dès le premier jour, c'est que le pasteur connaissait chacune des brebis de son troupeau, le nom de leur père et de leurs mères.

Il pouvait facilement découvrir la brebis ayant des tendances à négliger son nouveau né et la forcer de remplir son devoir.

M. Rigden avait souvent coutume de rire de sa première tentative pour gagner les honneurs à l'exposition d'élevage de la Société Royale d'Agriculture. Ce fut, je crois, à Manchester, qu'il exposa en premier lieu, en 1843 ou 1844 et dans l'espace de 5 ans, de cette date, il remportait prix sur prix dans tout le sud de l'Angleterre, et à la fin, quand le Grand Monarque, Jonas Webb, cessa ses expositions, Rigden régna sur tous les éleveurs de Southdowns. Et comme le dit le Prof. Wrightson : "La race Southdown, dans son

district propre, fut longtemps bien maintenue par feu M. Rigden."

Le type South-down est naturellement de petite taille, énergique, agile et rustique. Si ce n'était le haut prix que la classe riche de la partie Est de Londres le paye ainsi que les touristes des places d'eau du Sud, l'élevage de ce type de mouton ne pourrait jamais payer les fermiers. Le poids ordinaire de ces moutons sur le marché de Londres est de 7½ à 8 stones, la stone pesant 8 livres, soit 62 à 64 livres.

Voici une liste des prix et du poids de ces moutons sur le marché d'Islington, pour permettre de mieux se former une idée :

Novembre, 12, 1900.

7½ à	8	stone	Downs.....	$1.50
	8	"	Scotch.....	1.50
	9	"	Downs.....	1.46
	10	"	Irish.....	1.28
	10	"	Métis.....	1.35
	10	"	Downs.....	1.39
	10	"	Brebis.....	1.07
	12	"	Métis.....	1.24 à $1.26

Ainsi, l'on peut voir que, en proportion de l'élevation du poids, les prix baissent ; en effet 10 stone de brebis valent 5cts la livre de moins que 8 stone de moutons Downs.

Le South-Down est incontestablement le mouton " fashionable. " George III ayant commencé l'élevage de ce type, plusieurs personnes de la noblesse suivirent cet exemple, et aujourd'hui plusieurs des premiers troupeaux de South-down sont possédés par des personnages comme le prince de Galles, le Duc de Richmond, Lord Walsingham, etc. Il est considéré comme l'espèce la plus parfaite que nous ayons au point de vue de la production de la viande, cette dernière est de couleur brune, tendre et juteuse et la proportion de maigre et de gras est bien établie.

Il n'y a pas de doute qu'originairement les individus de cette race avaient des cornes.

Le Southdown semble avoir une affection particulière pour les terrains à chaux et pas trop riches ; il s'altère de forme et

dans sa laine s'il est transporté sur d'autres climats ou pâturages.

LE HAMPSHIRE-DOWN.

Nous sommes maintenant arrivés à la race favorite de l'auteur. Je ne suis pas pour prétendre, comme quelques-uns l'ont dit, que cette race de moutons est absolument pure de tout mélange de sang. C'est un down, on ne peut le nier, et, sans aucun doute, sa race a été améliorée par une sélection de béliers chosis parmi les meilleurs tribus des collines les plus à l'Est.

Et, si l'on demande pourquoi tenir en si haute opinion les Hampshires-Down, et affirmer qu'ils sont les meilleurs moutons convenant à notre pays, c'est que cette appréciation n'est basée que sur les faits et une longue expérience.

HAMPHIRES-DOWNS À ISLINGTON, ANG.

A l'exposition de Noël du club Smithfield, 1882, ces moutons ont fait leur marque. La question de leur supériorité [illegible] ce qui regarde le développement hâtif

peut être considérée maintenant comme réglée. Il est tout à fait regrettable que pas un homme ou un syndicat n'ait montré un intérêt assez grand pour la prospérité de notre province, en important quelques-uns de ces moutons si utiles. Leur prix n'est pas exagéré : Un bon bélier peut être acheté pour $50.00 et les brebis pour $20.00. Le bélier, bien entendu, ne devrait pas être choisi trop proche parent de la brebis

Voici un tableau donnant le poids des moutons exhibés à Islington, chaque type composé de trois sujets pesés ensemble :

Cotswolds	595 lbs
Leicester	558 "
Lincolns	616 "
South-Downs	525 "
Shropshires	451 "
Oxfords	560 "
Hampshires-Downs	672 "

Ainsi, l'on voit par cette liste que le Hampshire-Down l'emporte en poids sur tous les autres types, dans des proportions

considérables, comme le prouve le tableau suivant :

Les Hampshire-down pesant 672 livres pesaient donc

77	de	plus	que	le	Cotswold
114	"	"	"	"	Leicester
56	"	"	"	"	Lincoln
147	"	"	"	"	Southdown
221	"	"	"	"	Shropshires
212	"	"	"	"	Oxfords

Le prix du mouton est si élevé sur les marchés anglais, qu'un bon mouton Down, pesant, une fois égorgé, 20 livres le quartier, a une valeur de 1 shilling la livre ou $20.00 pour l'entier. Je n'ai pas d'hésitation à dire qu'aussi longtemps que les prix se tiendront à ce niveau, il n'y aura pas un système plus profitable pour nos fermiers canadiens que d'élever et d'engraisser le mouton pour l'exportation.

Le Hampshire-Down, agnelé en mars, sevré petit à petit, devrait peser, au temps où les derniers bateaux partent pour l'Angleterre, à peu près 96 livres, ce qui rap-

Brebis Hampshire Down (troupeau Hilhurst)
1er prix de la Société Royale

BÉLIER HAMPSHIRE-DOWN

porterait environ $24.00, et il n'y a pou
obtenir de bons résultats qu'à leur donne
depuis le 20 de juin à la fin de la saison, d
la navette, toujours de la navette.

Maintenant que l'Hon. M. Cochrane
son fils ont été assez bons d'importer u
nombre respectable de brebis, d'agneau
et de béliers, provenant des meilleurs trou
peaux d'Angleterre, je pense que nou
avons une chance de voir avant longtemp
le Hampshire-down connu à travers la pr
vince; et il ne demande qu'à être conn
pour être apprécié.

Le Hampshire-Down moderne, épur
tire sans aucun doute son apparence am
liorée de son croisement avec les bélie
South-Downs de Jonas Webb, effectué pa
cet homme bien connu, M. Humphries, d
Oak-Ash, qui loua trois moutons de B
braham à 60 Guinées ($300.00) chacu
pour la saison. Des jeunes béliers furen
aussi employés par le même, mais ave
grande précaution, 20 brebis seulemen
devant être servies par chaque jeune bélie
mais ce nombre fut augmenté, et mo
même, j'ai eu près de 60 brebis servi

par le même, et presque toutes ont rapporté.

Le moderne Hampshire-down est le plus lourd des races Down, et, du reste, il n'est seulement surpassé que par le Lincoln, et peut-être, mais rarement par le Cotswold.

Mes propres brebis, vieilles de 4 ans, avaient coutume de peser de 96 à 104 livres, les quatres quartiers. Maintenant, le prof. Wrightson montre à qui va visiter le collège de Downton, près de Salisbury, des jeunes béliers dont la carcasse pèse 100 livres au mois de juillet. Nés vers le milieu de janvier ou dans les environs, les jeunes béliers sont communément vendus pour le service, dans les mois d'août et de septembre, à l'âge de sept ou huit mois.

La tête laide primitive de ce type et son nez proéminent sont des défauts qui ont presque entièrement disparu sous l'influence du croisement avec les Sussex. Sa tête qui ne saurait être de couleur trop foncée, est couverte de laine entre les oreilles et sur les joues. Quant à la belle laine et au nez romain, ceci est hérédi-

taire et provient du vieux mouton à cornes tandisque la couleur et la qualité de la viande proviennent du South-Down.

Il n'y à pas d'autres moutons qui se portent mieux dans les parcs que ces moutons-ci, et contrairement au Cotswold ils se tiennent parqués au milieu de raves de navets, etc., en grande quantité. Les nombreux troupeaux de l'ouest, agneaux et brebis vivaient ainsi sur les collines près d'Andover, dans Kent, Surrey et autres comtés sud-est de l'Angleterre, ils avaient coutume de parquer au coucher du soleil, sur des falaises, et ne les quittaient point avant que la rosée du matin fut passée. N'ayant presque rien à manger, ils arrachaient, comme ils le pouvaient, leur nourriture sur les dunes, le jour. Aujourd'hui, l'aménagement des troupeaux se fait d'une autre manière. Beaucoup plus de moutons peuvent être gardés sur une étendue de 100 acres qu'on ne pouvait le faire autrefois, car la méthode de nourrir est radicalement changée. Aujourd'hui au lieu d'engraisser lentement des moutons, le peuple se contente

de la viande du *teg* ou mouton de 12 à 15 mois, et en raison de la bonne manière dont ils ont été nourris dans leur jeune âge, leur viande n'est aucunement à dédaigner.

En parlant des avantages des Hampshires-Downs, nous ne devons pas oublier de mentionner qu'ils sont excellents pour faire des croisements. Les Oxfords, on se le rappelle, sont les descendants de la brebis Hampshire-down et du bélier Cotswold, et tous les gagnants de prix dans les classes de croisements du Smithfield Club Show de Londres, tiraient leur origine des Hampshire-down par le père ou par la mère.

CHAPITRE IV

—

L'OXFORDSHIRE–DOWN

Ce type de mouton à laines intermédiaires, que nous appellerons simplement "Oxfords," est, comme nous l'avons dit à la fin du dernier chapitre, le produit de la brebis Hampshire-Down et du bélier Cotswold.

La règle dans l'élevage, est de placer en tête le sujet le plus pur de race, c'est-à-dire, que le bélier, si il y a une distinction entre lui et la brebis, devra être de rang plus élevé dans la race, que la brebis.

Personne ne peut mettre en doute que le sang du Cotswold est plus exempt

d'alliance étrangère que le sang du Hampshire-Down, mais il y a plus dans cet agencement qu'une question de sang. La brebis Hampshire-Down du temps ou l'on commença à tenter l'épreuve du croisement, en 1836 ou 1837, était à peu près la meilleure nourrice de toutes les brebis, et ce fait-là, seul, a dû être suffisant pour induire M. Samuel Druce, de Eynsham, à la choisir pour être la mère de son futur troupeau.

Le compte-rendu de M. Druce de la production du Oxford par le croisement du Cotswold et du sang Hampshire-Down, mérite l'attention. En effet, bien qu'il parle d'eux comme provenant du bélier Cotswold et de la brebis Southdown, il est très évident qu'à cette date, 1833, le terme Southdown renfermait tous les Down de Sussex, de Hampshire, et Wiltshire, à la connaissance de l'auteur, et il en a été ainsi jusqu'en 1841. Dans sa lettre à M. Philippe Pusy, dans la suite président de la Société Royale d'Agriculture, et l'un des plus pratiques de tous les " gentlemen farmers " il est vrai que M. Druce

parle d'une manière vague, mais dans une lettre subséquente adressée à M. W.-C. Spooner, il est plus précis et parle du croisement comme suit : " L'origine de ces moutons remonte à l'année 1833, par le service d'un bélier Cotswold, pur, bien formé, avec des brebis Hampshire-Downs."

Même, à cette époque, les Hampshire-Downs n'étaient rien auprès de ce qu'ils sont de nos jours ; et ce ne fut que subséquemment, que les béliers Webb furent utilisés par M. Humphrey. Ils étaient probablement, dans le temps tels que je les ai vus aux expositions de Surrey : charpente décousue, avec nez romain ; gros, haut, avec beaucoup de noir sur la tête, et sans qualités remarquables de forme, ils donnaient cependant de bonnes espérances, car ils avaient une grande quantité de viande maigre, surtout sur le dos. C'étaient d'excellents moutons de boucherie, avec beaucoup de gras intérieur et la peau pesante.

Les Oxfords furent d'abord appelés " Down Cotswolds " mais ils ne tardèrent

BÉLIER OXFORD-DOWN.

pas à prendre leur présent nom d'Oxfords. Il y a à peine quelques années, ce croisement se distinguait par le nez marbré; tel était le cas dans les troupeaux d'Oxfords, du Mile-End, dans ces dix dernières années. A la dernière exposition tenue à cet endroit, les museaux des Oxfords étaient d'une nuance brune uniforme.

Dans les premiers temps des Oxfords, la pesanteur de la carcasse de ces moutons était jugée satisfaisante, si, de 13 à 15 mois, elle atteignait 76 lbs. Le Prof. Wrightson dit que de nos jours, un Hampshire-Down amélioré, d'un bon troupeau, devrait peser de 85 à 95 lbs. pesanteur de carcasse à dix mois, et cela, sans forcer; et que à l'exposition de Britford, le 12 août, des moutons-agneaux ont souvent atteint 60 s. ($14.40) par tête; il en avait lui-même vendu en l'année 1883, 100 au prix de 73 s. chaque (17.52); mais le prix de la viande, à cette date, était plus élevé qu'il ne l'est aujourd'hui. Aux prix actuels un agneau de 96 lbs. (un "teg") vaudrait 72 s. Au lieu de prendre 13 ou

15 mois pour engraisser les moutons, on le fait de nos jours en 8 ou 10 mois, et la quantité de pain, de racines et de grains que l'on donne aux troupeaux de notre temps ferait ouvrir de grands yeux aux Culleys et aux Blakewells.

CHAPITRE IV

—

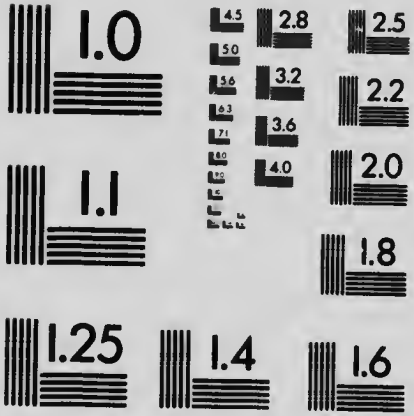
SCHROPSHIRES

La première fois que nous vîmes des Shropshires, (on les appelait alors Shropshire-Downs), ce fut dans une ferme, près de la ville de Shrewsbury, appartenant à un M. Beach. C'était un éleveur remarquable de ces moutons, qui à cette époque, (1852) commençait à prendre un rang élevé dans les expositions rurales anglaises.

L'histoire des Shropshires est assez compliquée. Il y a deux vieilles races sur lesquelles les présents Shropshires ont été

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

greffés. Chose singulière, ces deux vieilles races sont natives des deux points extrêmes du West Midlands, Cannock Chase à l'est, et Clun Forest, à l'ouest.

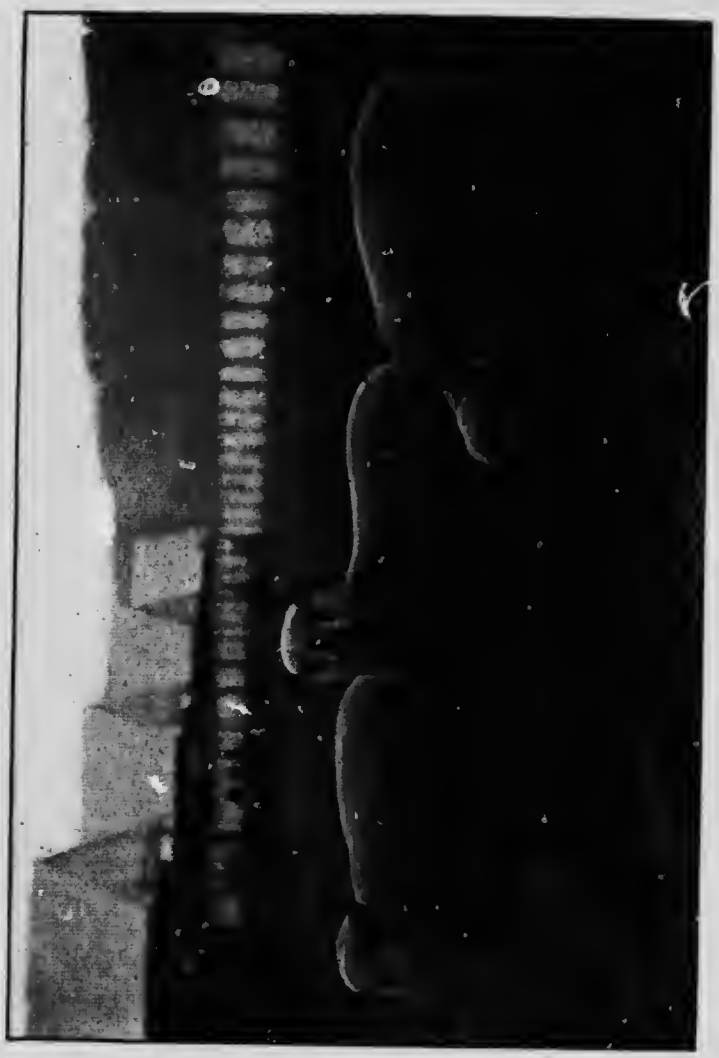
Il y a déjà plusieurs décades, les industries du charbon et du fer, à Wellington, Coalport et autres districts dans le Shropshire, se développèrent rapidement ; la population de Wolverhampton augmenta considérablement. La demande pour le mouton et l'agneau s'accrut naturellement. Pour faire face à cette demande et en retirer tous les avantages, les fermiers du Shropshire augmentèrent leurs récoltes de vert et de navets et ils cherchèrent à se procurer des races du dehors, le stock de l'endroit, en effet, ne suffisant plus. Des moutons d'élevage furent achetés dans les comtés du centre et du sud chaque automne, durant plusieurs années, et amenés dans le Shropshire et le Staffordshire, par milliers. L'occupant de Pasthull, dans ce temps-là, le Colonel Jones, fut un pionnier de ce mouvement. Certains fermiers achetèrent des brebis Leicester, d'autres des brebis Southdown et d'autres des brebis

BÉLIERS SHROPSHIRES

Hants-Down, selon que le but à atteindre était l'augmentation de la laine, ou un développement hâtif, en accouplant les béliers à laines longues aux brebis à laines courtes ou vice versa. Ainsi le Shropshire, dans le cours du temps, s'enrichit d'un stock considérable des meilleures races de moutons d'Angleterre : les races indigènes et les stocks émigrés vinrent en contact. De ce fait provient l'uniformité dans la couleur, dans la qualité et la longueur de la laine.

Il se passa beaucoup de temps avant que les Shropshires fussent admis à l'honneur d'être rangés en classe séparée. Leur première apparition dans le *rond*, eut lieu à l'exposition de la Royale, à Gloucester, en 1853 ; mais ils étaient alors confondus avec les autres moutons à laines courtes, n'étant pas Southdowns. Suivant le professeur Wrightson, ce ne fut qu'en 1860 qu'on leur assigna des classes séparées, le type paraissant définitivement fixé.

Dans le Magazine de 1853, de la Société Royale d'Agriculture, nous voyons la description suivante des Shropshires :



Brebis Shropshire (troupeau Hilhurst)

"Ils n'ont pas de cornes, la face et les pattes sont grises et tachetées, le cou épais, avec une tête bien faite, ni petite, ni grosse; la poitrine vaste et profonde, le dos droit, avec bonne carcasse, les quartiers postérieurs pas aussi gros que ceux du Southdown, les pattes droites avec de bons os. Ils sont très robustes, se développent bien avec un traitement ordinaire et sont vite prêts pour le marché, les *tegs*, pesant aux environs de 80 à 100 livres chacun, par carcasse. Ainsi, les Shropshires, si on les compare à leurs ancêtres maternels qui paissaient sur les collines de Longmynd ont doublé de poids depuis soixante ans."

En 1858, le professeur Tanner écrivait: "Il y a à peine quelques années, la simple mention du Shropshire-Down provoquait une enquête même parmi les fermiers les plus avancés, peu d'entre eux connaissant quelque chose sur cette race.

"Le Shropshire est maintenant connu et apprécié partout, depuis les plaines de l'Australie jusqu'aux rochers de Galway, sur les bords de la mer. Partout, il est consi-

déré comme un mouton digne d'être gardé, qui peut se conserver bien que nourri pauvrement et qui rapporte beaucoup quand il est bien entretenu. De fait " si je ne pouvais être Alexandre, je voudrais être Diogène," c'est-à-dire que si j'étais fermier et que je ne pourrais me procurer des Hampshire-Downs, je voudrais avoir des Shropshires."

SUFFOLK–DOWNS

Quiconque a eu, il y a quelque trente ans, occasion de voyager dans les comtés de l'Est de l'Angleterre, de Londres à Norwich, a dû remarquer sur les confins, entre Suffolk et Norfolk, des troupeaux de moutons de couleur foncée, d'apparence grossière et à longues pattes. C'était les premiers "moutons sauvages" qu'il m'était donné de voir, et il n'est pas surprenant, si, accoutumé que j'étais à la douce et confortable apparence des moutons du sud, les moutons robustes de Suffolk se soient gravés dans mon esprit. Aussi, quel ne fut pas mon étonnement de cons-

SUFFOLK RAM

tater, il y a quelques années, par les rapports de l'assemblée Royale, que ces moutons avaient tellement reçu d'amélioration qu'ils étaient gardés non seulement par les meilleurs éleveurs de l'Est de l'Angleterre, mais que, grâce aux efforts du marquis de Bristol, les Suffolk-Downs avaient été admis à l'exposition annuelle de la Société Royale.

Arthur Young, à son tour, mentionne ces moutons, et, d'après lui, il paraîtrait qu'à une date aussi éloignée que 1790, ils étaient considérés d'excellente chair. Le Southdown a été le grand intermédiaire dans l'amélioration du Suffolk.

La société de moutons Suffolk, décrit ainsi le Suffolk: "tête sans corne; face noire avec museau long et fin, spécialement chez les brebis; oreilles de moyenne grandeur, au tissu noir et fin; yeux brillants; cou de longueur ordinaire et bien fait; épaules larges et échancrées; poitrine vaste et profonde; dos et reins longs, de niveau; queue grande; côtes longues, s'étendant bien du dos; pattes et pieds droits et noirs; ayant de la laine jus-

qu'aux genoux et aux jarrets ; toison modérément courte.

La face du Suffolk est aussi noire que la face du mouton écossais connu sous le nom de " Black faced " ; il n'a pas de laine sur la tête ni entre les oreilles. On cite le cas d'un boucher, du nom de Allen, qui vivait aux coins des rues Mount et Andley-Sud, tout près de Hyde-Park, Londres, qui n'abattait jamais d'autres moutons que le Suffolk et qui fit une fortune, grâce à eux.

LE DORSET-HORN.

Celui qui a vu un jour un Dorset-Horn de première classe, ne peut se méprendre et confondre un spécimen de cette race avec celui d'une autre race. Tous les moutons Down portent une laine courte et ont la face et les jambes noires ou brunes, mais dans le Dorset, l'on voit le survivant d'un mouton à face blanche, et à cornes, race à laine courte qui a dû habiter les dunes à chaux de Dorsetshire, plusieurs centaines d'années avant que

César ne vint débarquer sur les rives de Kent. Il n'y aucun doute que le vieux mouton à cornes Wiltshire et le Dorset ne soient parents ; mais le Wiltshire fut de bonne heure croisé avec le Southdown, tandis que le Dorset, autant que nous connaissons, n'a subi aucun croisement ; il a atteint sa perfection actuelle seulement par la sélection.

Dire pour quelle raison le Dorset diffère des autres races quant à la période de l'agnelage, serait quelque peu embarrassant. Tout ce que l'on peut dire, c'est que les premiers éleveurs de ce stock mettaient les brebis au bélier de plus en plus à bonne heure, chaque année, jusqu'à ce qu'enfin, il devint d'habitude pour elles de rechercher le mâle de bonne heure. En effet, la brebis Dorset recherchera le bélier en avril, si elle en a la chance, et la parturition aura ainsi lieu en septembre. Cela permet, en tuant les agneaux à trois mois, d'en avoir pour Noël et le Nouvel An. Il se vendait dans le temps une guinée le quartier ($5.00). Les brebis Dorset pesaient généralement douze " stones " ou

96 livres, quand elles avaient fini de rapporter, c'est-à-dire à l'âge de cinq ans.

En 1840, Youatt décrit les Dorsets comme étant entièrement blancs, la face longue et grosse, les épaules basses mais larges, le dos droit, la poitrine profonde, les reins gras, les pattes longues et les os petits. Ils étaient considérés comme des moutons à viande savoureuse et pesant à l'âge de trois ans, de 16 à 20 livres le quartier.

Quel changement s'est produit durant les cinquante dernières années ! En 1890, les moutons de M. John Kidner, remportant les premiers prix à l'exposition de Smithfield, pesaient 224 livres chacun, soit 36 livres le quartier abattu. La laine, en 1840, pesait environ 3¾ livres par toison, tandis qu'aujourd'hui, la laine de la brebis, pese de 5 à 6 livres et celle du bélier de 8 à 12 livres ; ces laines sont pesées après qu'elles ont été lavées sur le dos de l'animal.

Les brebis Dorset sont de véritables mères et elles sont plus prolifiques que n'importe quelle autre race de moutons.

Elles peuvent voir le bélier à presque n'importe quelle saison, et si avant le temps de la copulation, on les nourrit bien, elles donneront naissance à deux agneaux et même à trois assez fréquemment.

Il y avait une grande quantité de Dorsets dans l'île de Wight, d'où venaient les premiers approvisionnements pour les marchés de Londres. L'Irlande en a une grande quantité et dernièrement, une consignation en a été reçue à Ontario, par M. William Rolph. En 1889, M. T.-S. Cooper, de Pennsylvanie, importa 155 Dorsets, comprenant tous les premiers prix de l'Exposition Royale de l'année.

Il existe encore une quantité d'autres races de moutons, mais comme elles se localisent sous des climats spéciaux, nous ne croyons pas devoir nous étendre davantage sur la description des sujets.

Troupeau de Dorset horn

TROISIEME PARTIE

DE L'ÉLEVAGE DU MOUTON

CHAPITRE I

DE LA BERGERIE

L'ON peut dire qu'en règle générale, ici, dans notre province de Québec, tout fermier qui garde des moutons, fait l'élevage sans avoir recours à des intermédiaires, tandis qu'en Angleterre beaucoup de fermiers, spécialement dans les districts montagneux du nord, font

l'élevage, mais ils ne gardent jamais d'agneaux mâles après le mois de septembre ; d'autres fermiers, ceux qui achètent leurs agneaux, les engraissent et ne font pas d'élevage. La même chose se passe dans les comtés Down ; dans Sussex, Hampshire, Wiltshire, etc., des centaines de mille de jeunes béliers sont destinés aux foires d'automne, les éleveurs ne gardant que les jeunes brebis pour refaire les troupeaux, lorsque les vieilles brebis sont retirées, ce qui a lieu généralement à l'âge de quatre ou cinq ans.

Quant à ces dernières, elles sont achetées par des fermiers cultivant des champs de navette, qui les engraissent et les font rapporter une fois.

Mais ici, il n'en est pas ainsi ; dans la plupart des cas, que voyons-nous ? Il est regrettable de le constater, mais il n'en est pas moins vrai que s'il y a un animal négligé sous tous rapports, sur nos fermes, c'est bien le mouton. Originairement nous gardions les moutons pour leur toison ; quant à leur viande, on ne s'en occupait guère ; on en vendait quelques-uns à peine

aux bouchers et on en faisait un peu aussi usage à la maison de la ferme. Mais quelle qualité de moutons avions-nous ? des sujets qui n'avaient jamais été engraissés, qui pesaient à peine 20 livres, à la carcasse. Et comment pouvaient-ils peser plus quand la brebis elle-même avait à peine quelque chose à se mettre sous la dent.

Et encore, pourquoi cette mauvaise habitude de donner le bélier aux brebis de six ou sept mois. N'est-il pas évident qu'il est essentiel pour un animal d'être complètement formé avant de pouvoire reproduire. Il n'est pas correct, mais contraire aux lois de l'élevage de mettre les brebis au bélier avant qu'elles aient atteint l'âge de 18 mois, pour qu'elles puissent mettre bas vers l'âge de deux ans.

LE BELIER

Il n'y a pas bien des années, il était de pratique en Angleterre, de retarder la première parturition de la brebis jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de trois ans, mais

c'était dans le temps où les brebis s'entretenaient comme elles le pouvaient ; maintenant que les brebis sont bien traitées et bien nourries, la pratique universelle dans toute cette contrée est de mettre la brebis au bélier à l'âge mentionné ci-haut.

Comment doit-on pratiquer l'accouplement ? Veut-on que notre troupeau produise des moutons à charpente ou à toison améliorée ou obtiennent les deux à la fois

Dans ce cas, il faut être très particulier dans la sélection du bélier. Si la toison de la brebis a une tendance à être peu serrée et ouverte, il faut choisir un bélier dont la toison est serrée.

En règle générale, choisissez un mouton dont les qualités seront de nature à corriger les défauts de la brebis.

L'âge du bélier qui sert dépend absolument des circonstances. S'il est élevé par un cultivateur qui s'y entend, s'il a été bien soigné depuis son enfance, il n'y a pas de raison pour qu'à l'âge de 6, 7 ou mois, il ne puisse voir 40 brebis. C'est ce qui se fait depuis 50 ans et encore aujourd'hui pour les Hampshire-Down amélio

rés et comme les éleveurs n'abandonnent pas cette manière de faire, il y a tout lieu de croire qu'elle est bonne.—Avant de donner la brebis au bélier et si l'on veut de bons résultats, il ne faut pas la priver de nourriture ; il faut même la bien soigner pendant 3 semaines ou un mois auparavant avec ce que l'on peut lui donner de meilleur : de la navette.

Combien un bélier peut-il voir de brebis ? Cela dépend de son âge. Un bon bélier peut aisément en servir soixante.

Il faut autant que possible que le temps que le bélier passe avec les brebis soit aussi court que possible. C'est dans ce but qu'en certains endroits l'on fait usage pour la race ovine comme pour la race chevaline, d'un *voyeur* dont le seul rôle consiste à préparer, exciter les femelles. Il faut aussi que le bélier ne s'épuise pas, et pour cela, on ne le met qu'une partie de la journée avec les brebis, de quatre heures du soir à huit heures du matin. Dans le jour on lui donne une nourriture fortifiante, biscuit, grain frais et un peu de vert, trèfle, vesce, etc.

Pour connaître les brebis qui ont été vues par le bélier, on a recours au procédé suivant : Soir et matin, on barbouille le ventre du bélier avec de la craie rouge ou sesqui-oxide de fer, et les brebis qui se trouveront avoir du rouge sur le derrière devront être retirées. Celles qui ne seraient pas pleines le laisseront voir au bout de trois semaines et il faudra les remettre avec le bélier.

Il est bon aussi de diviser son troupeau de brebis, et de mettre à part celles qui ont déjà rapporté.

Pendant l'hiver il faut bien traiter celles qui ont déjà agnelé, mais l'on doit être encore plus attentif aux jeunes. Il ne faut pas, toutefois, leur faire gagner trop de graisse, car il est de fait constant que les brebis grasses ne donnent que de petits agneaux et que souvent chez elles, la mise bas est plus difficile. Un peu de foin, de trèfle, de l'avoine, des tiges de pois et de l'eau à discrétion, forment une bonne nourriture pour l'hiver.

Un peu de gâteau de graine de lin ne lui est pas préjudiciable.

Quant aux tiges de pois, lorsqu'elles sont bien récoltées, elles sont aussi bonnes que le foin ordinaire.

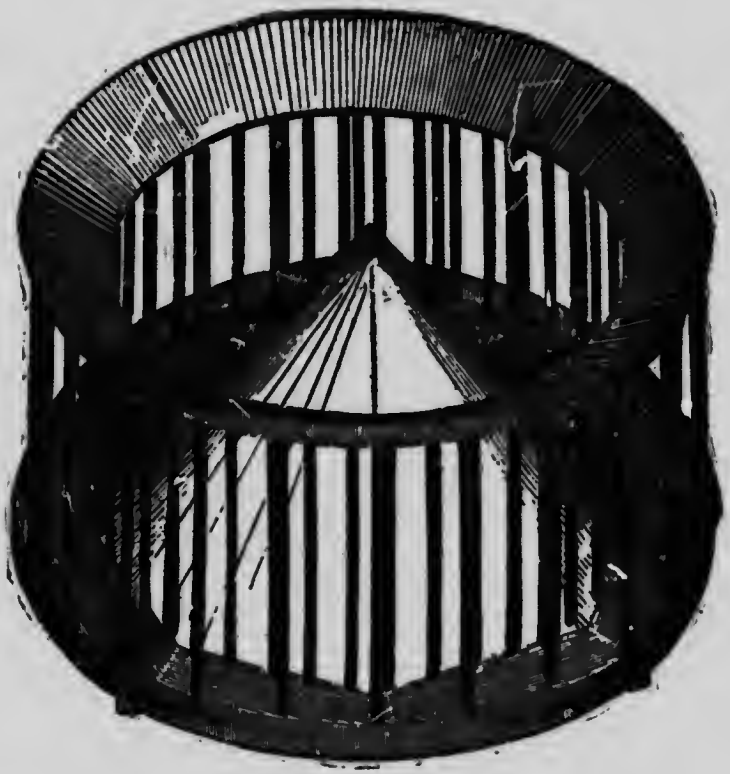
DU LOGEMENT

Il est étonnant de voir comment les brebis peuvent résister au froid lorsque le temps n'est pas humide.

Il faut de bonnes étables pour les brebis mais celles-ci ne demandent pas à rester complètement enfermées. Elles aimeront mieux se promener dans la cour attenant à l'étable, même par un temps très froid. On doit aussi leur donner des auges spacieuses pour le grain et la paille hachée, mais elles peuvent être faites de n'importe quel bois.

M. Eugène Casgrain de l'Islet a inventé un ratelier très pratique, que représente notre gravure, et le journal d'Agriculture en donnait la description suivante:

" Le ratelier de M. Casgrain est circulaire et se compose de deux rangées de barreaux, d'un bassin pour recevoir le four-



UNE MANGEOIRE MODÈLE POUR LES MOUTONS

rage et d'un cône au milieu du bassin, qui permet au fourrage de se distribuer également et régu..rement tout autour du râtelier.

" Entrons un peu dans le détail de cet utile appareil. Disons d'abord qu'il a un diamètre de cinq pieds et demi et une hauteur de quatre pieds et neuf pouces. La rangée de barreaux extérieurs en contient vingt-deux et permet conséquemment l'accès de vingt-et-un moutons au râtelier. Ces barreaux ont un pouce et demi de diamètre, sont ronds et fixés de manière à tourner facilement dans les trous qui les retiennent en haut et en bas. Il y a sept pouces d'intervalle entre ces barreaux extérieurs et la rangée de barreaux intérieurs qui sont au nombre de trente-trois, espacés de quatre pouces, et qui ont un pouce de grosseur. En dedans de cette rangée de barreaux intérieurs s'élève un cône en bois ayant trois pieds neuf pouces de diamètre à sa base et une hauteur de trois pieds. Ce cône, avec la garniture qui retient les deux rangées de barreaux au sommet du râtelier, garniture qui a une

inclinaison de quarante-cinq degrés, fo
me le bassin qui reçoit le fourrage. Un
plinthe de trois pouces de largeur s'appl
que au haut et au bas du râtelier, autou
de la rangée extérieure de barreaux
finit le tout."

" Voici les avantages de ce râtelier. S
forme circulaire fait que chaque mouton
sa place sans nuire à son voisin. En effe
s'ils sont rapprochés de la tête, ils vont e
s'éloignant régulièrement jusqu'à l'arriè
train, de même que les raies d'une rou
qui sont beaucoup plus éloignées néce
sairement à l'extrémité qui se trouve dan
les jantes qu'à celle qui est dans le moye
Cette disposition fait que les agnelles
les brebis pleines ne sont pas exposées
se blesser en se choquant les unes contr
les autres. La mobilité des barreaux ext
rieurs empêche les moutons de se frott
le cou, habitude à laquelle ils sont suje
et qui fait qu'ils se dépouillent de leu
laine à cet endroit. Si les brebis passen
un peu pressées le long de ces barreau
la mobilité de ces derniers les empêche
se blesser. Si l'on a soin de mettre

râtelier au-dessous et vis-à-vis d'une trappe qui permet d'y jeter le foin d'en haut, il ne tombe aucune saleté dans la laine des moutons, qui reste ainsi parfaitement nette. Si, au lieu de fourrage, on donne des racines aux moutons, le bas du râtelier, qui est garni d'une plinthe de trois pouces, tel que dit plus haut, est justement disposé pour recevoir ces racines. Les barreaux intérieurs sont assez rapprochés pour empêcher les moutons de sortir le fourrage et de le piétiner. La distance de quatre pouces ne leur permet que d'arracher le fourrage par bouchée."

Ce ratelier a été exposé à l'exposition de Montréal en 1883, où il a fait l'admiration des connaisseurs et a été honoré d'un prix spécial.

L'on ne doit pas ménager la litière dans la bergerie, et si le troupeau demande une bonne litière bien sèche, à plus forte raison, en faut-il davantage aux brebis qui sont pleines.

Après avoir recommandé de renouveler l'air des bergeries, M. Casgrain ajoute : il est facile de comprendre que nous ne sau-

rions approuver les éleveurs qui laissent accumuler pendant plusieurs mois le fumier sous leurs moutons. Nous les engageons donc fortement à faire sortir le fumier le plus souvent possible de la bergerie et à l'entretenir d'une bonne litière fraîche et abondante ; les moutons s'en trouveront mieux, et leur fumier frais sera plus profitable comme engrais.

Pour désinfecter une bergerie qui a longtemps été soumise à un état d'infection que l'on veut faire cesser, il faut d'abord enlever tous les immondices qui la souillent, laver tout l'ameublement à grande eau, blanchir les murailles intérieures à la chaux, et enfin détruire les gaz par l'action des chlorures que l'on trouve chez tous les pharmaciens. Le prix d'achat de ce chlorure est peu de chose, et voici comment on l'emploie : les moutons étant aux champs et le fumier étant enlevé, on fait fondre une livre de chlorure de chaux dans un baquet rempli d'eau. Quand la dissolution est complète, on s'en sert pour laver les murs de la bergerie.

Il ne faut pas laisser de chiens pénétrer

au milieu des brebis alors même qu'ils ne seraient pas habitués à mordre. Le seul fait de leur présence peut effrayer les brebis, les faire courir et avorter.

Il ne faut pas non plus laisser les brebis dans la neige en février et mars. Elles sont alors très avancées et si elles courent le long des routes, il peut leur arriver de rencontrer des sleighs qui les forcent à se jeter dans des tas de neige d'où elles se tirent difficilement, quand elles en sortent.

M. Casgrain donne encore cet excellent conseil :

Il importe grandement de voir à ce que les moutons, en sortant de la bergerie, ne se bousculent pas, comme cela arrive partout ailleurs, quelles que soient la position et les dimensions des portes de sortie. Tout le monde sait que cette précipitation est la cause de fréquents accidents : les animaux les plus faibles sont blessés, les brebis sont quelquefois tellement pressées qu'elles en avortent. Un moyen bien simple de parer à tous ces dangers, c'est que le seuil de la porte soit élevé au-dessus du

sol, de quinze pouces, et ne puisse être franchi qu'en traversant un petit pont sans rampes qui ne livre passage qu'à deux moutons à la fois ; la sortie devient, à la vérité, plus longue par cette méthode, mais elle est certainement plus sûre.

CHAPITRE II

—

FORMATION DU TROUPEAU

La première opération après que les agneaux sont sevrés et que les brebis sont à se préparer pour l'accouplement futur, est la formation du troupeau. Cette opération demande beaucoup de soins et d'intelligence, surtout si vous voulez que votre troupeau figure avec succès aux expositions.

Supposons un troupeau de soixante têtes de brebis, il y aura probablement

16 deux dents
16 quatre dents

16 six dents
12 bouches complètes et plus

vieilles, faisant en tout le nombre de 60, et vous n'avez aucune difficulté de trouver au milieu d'elles, au moins une douzaine, qui, pour une raison ou pour une autre, ne méritent guère de rester dans le troupeau. Parmi les vieilles on en trouvera qui ont perdu une ou deux dents, les *crones*, d'autres montreront une tendance à perdre leur laine, d'autres enfin n'auraient pas suffisamment de lait pour leurs derniers agneaux, etc., etc. Parmi les plus jeunes, il y en aura quelques-unes dont la poitrine ne répond pas à ce qu'on désire, un cou faible chez l'une, des côtes plates chez une autre, des reins faibles chez une troisième, etc. Tout cela sera des causes d'écartement.

Alors vient la sélection des jeunes brebis pour remplacer, à la saison suivante, celles qu'on aura écartées. Enfin, quand on aura mis tout à l'ordre pour ce qui regarde les brebis, il faudra s'occuper de

ce qu'il y a de plus important dans le troupeau, le choix du bélier.

Le succès ne dépend pas du prix payé, mais des qualités du bélier que l'on acquiert.

Le nombre de brebis qu'un bélier peut servir, dépend des circonstances. Un jeune bélier Hampshire-Down, de huit mois, peut servir de trente à quarante brebis; le bélier de n'importe quelle race peut servir de soixante-dix à quatre-vingt brebis. Un bélier Southdown, que j'avais loué de Jonas Webb, servit cent dix brebis, mais elles étaient jeunes et vigoureuses, en excellente condition et beaucoup de soin avait été pris par le pasteur pour que le bélier fut bien nourri et qu'il eût tous les matins, tout le repos nécessaire. Au meilleur de mon souvenir, toutes ces brebis, moins vingt-cinq, me donnèrent des jumeaux, et une nuit, spécialement, je me rappelle fort bien que 20 de ces brebis me présentèrent trente-neuf agneaux.

Les partisans du Hampshire préfèrent les béliers-agneaux, mais leurs brebis

mettent bas si de bonne heure, vers le milieu de janvier, et elles sont si bien nourries que leurs agneaux sont aussi forts dans les mois d'août et de septembre que des brebis de deux dents.

Le bélier doit être tenu sur un petit lopin, avec une brebis pour le tranquiliser, et être nourri librement avec la nourriture qu'il semble préférer.

A la fin d'une quinzaine, toutes les brebis, presque, auront été servies, si, bien entendu, chacune d'elles est bien entretenue.

Les brebis qui sont trop grasses, donnent invariablement le jour à de petits agneaux ; quelquefois, elles souffrent d'inflammation de matrice en mettant bas ; de sorte que pendant la gestation, tenez vos brebis en bonne condition, mais veillez spécialement à ce qu'elles n'engraissent pas trop. D'un autre côté, la brebis entretenue trop pauvrement ne peut nourrir le fœtus comme il le faudrait ; elle s'épuise si l'agnelage est difficile, perd sa laine et affame l'agneau. Aussi ne

laissez pas vos brebis souffrir de la faim pendant la gestation.

Le bélier légèrement coloré, doit être accouplé avec les brebis noires.

Si des défauts sont à corriger soit quant à la grandeur, soit à cause d'un cou maigre, de pattes frêles, prenez un bélier vigoureux, avec de vrais pattes de mouton.

Du colza, une quinzaine de jours ou trois semaines avant l'accouplement, met les brebis en humeur pour le bélier.

Le plan du prof. Wrightson est celui-ci : après que les brebis ont été servies complètement, il place un bélier dans le lot, afin que celles qui veulent être servies de nouveau puissent l'être.

Des soins que l'on donne aux brebis dépend leur fécondité, et ceci est démontré par le fait que certains éleveurs ont invariablement un plus grand nombre de produit que d'autres.

Certains cultivateurs n'hésitent pas à dire qu'ils préfèrent un seul agneau par brebis. C'est un faux raisonnement, car si la mère est suffisamment nourrie, l'expérience démontre qu'elle peut facilement

en nourrir deux sans se causer préjudice.

Le lavage des brebis est une chose importante, et la première partie du mois de septembre est le temps préférable pour les plonger à l'eau ; il n'y a alors aucun danger pour le fœtus. Les agneaux qui sont sevrés doivent aussi être lavés.

Le lavage a deux raisons d'être : 1° il a pour effet de tuer les mouches ou insectes ; 2° il nettoie la peau et est une cause de développement et de santé. C'est une pratique commune de nos jour en Angleterre de procéder au plongement des moutons à l'eau, deux fois par année. Dans mon temps, une fois était jugée suffisante, mais puisque l'on a jugé à propos maintenant de faire cette opération deux fois, cela veut dire que c'est mieux, car les propriétaires de troupeaux anglais connaissent leur intérêt, et s'ils agissent de la sorte, nous devons les imiter.

CHAPITRE III

—

LE TEMPS DE L'AGNELAGE

Le temps est arrivé, où nous devons voir, sous les bons soins des pasteurs, les troupeaux gardés avec précaution et nourris tout le long de l'année avec des produits verts poussant spécialement pour leur consommation.

Pour les moutons, comme pour toutes les variétés de *stocks* à cornes, un peu de gâteau huilé ou de graine de lin moulue ont un grand effet en diminuant les douleurs de la maternité. Et comme il en est toujours ainsi, personne ne devrait priver ses brebis d'un quart de livre de gâteau

chaque jour, une quinzaine de jours avant et une quinzaine de jours après l'agnelage. Le coût ne sera que d'une bagatelle comparé aux bénéfices susceptibles d'être retirés.

Pauvres brebis ! comme elles s'abandonnent aux soins du pasteur, quand le travail est difficile ! Il vaut réellement la peine pour une personne, qu'elle soit éleveur ou non, de surveiller avec attention un troupeau de brebis dans le bâtiment où elles doivent mettre bas. On ne songera plus alors que nous n'avons point de devoirs à remplir envers les animaux, à moins d'être dépourvu de tout sentiment.

Voyez à ce que vos brebis ne soient aucunement troublées. L'apparition subite d'un étranger peut tellement les effrayer qu'en une minute un dommage irréparable peut être causé.

Les brebis peuvent endurer, comme on l'a vu, beaucoup de froid, mais il faut éviter l'humidité. Les bâtiments ouverts devant servir pour le temps de l'agnelage, sont préférables aux bâtiments fermés, mais on doit éviter que les brebis se mouil-

lent car d'elles-mêmes, elles ne viendront point se mettre à couvert, quand il pleut.

L'on apprend facilement à distinguer des autres, la brebis qui est à la veille du travail : les parties au-dessous de la queue commencent à devenir rouges et enflées, la mère semble mal à l'aise, elle erre ça et là et cherche à s'isoler de ses compagnes ; elle devient inquiète, prend beaucoup d'intérêt aux agneaux des autres brebis, essaye même de se les approprier. Alors, la poche de liquide sort d'elle-même de l'utérus et si la présentation est naturelle, elle se fait par les deux pattes de devant avec le museau reposant sur elles. La brebis change de position de temps en temps, monte sur ses pattes, s'abaisse, faisant des efforts comme pour se débarrasser de son fardeau. C'est maintenant le temps, si la brebis est faible, où les services du pasteur seront appréciables ; tirant à lui les pattes de l'agneau aussi doucement que possible et débarrassant l'avant-tête de la pression du vagin, au moyen de ses doigts, il pousse doucement les pattes dans la direction d'en bas, faisant correspondre

ses propres efforts avec ceux de la brebis. Il ne doit jamais agir avant le temps, car une aide inattendue surprend toujours la brebis et lui fait négliger de s'aider elle-même.

Quand l'agneau est sorti et est placé devant sa mère, cette dernière, à moins que le travail ait été très douloureux, reconnaît son agneau de suite, le caresse et lui fait de tendres appels.

Dans le cas de jumeaux, vous devez voir à ce que le second agneau soit amené aussitôt, bien qu'il soit rare qu'il retarde à faire son apparition. Il arrive quelquefois que la mère est tellement occupée à choyer l'aîné, qu'elle ne fait pas de cas des douleurs que lui occasionne la venue du plus jeune. On dirait même que le second agneau est mis au monde sans que la mère paraisse en avoir la moindre connaissance.

Dans le cas de fausse présentation, le pasteur devra introduire sa main, préalablement bien graissée (la graisse d'oie est la meilleure, vu qu'elle se dessèche moins vite que toute autre) dans l'utérus de la

brebis et sortir l'agneau aussi doucement et aussi vite que possible.

La brebis Leicester passe pour avoir, lors de la parturition, besoin d'assistance plus que toute autre, mais chez les Downs, nous n'avons jamais observé beaucoup de cas de mauvaise présentation.

Quelques fois, après un travail difficile, la brebis semble refuser de donner à boire à l'agneau ; le pis doit alors être examiné et s'il parait enflammé, il doit être lavé dans une faible solution de nitrate de potasse—salpêtre—ou simplement avec de l'eau chaude. S'il est constaté que le pis n'est ni enflammé, ni dur, on devra attacher la brebis solidement à un poteau et la tenir fermement par la partie postérieure jusqu'à ce que l'agneau ait bu suffisamment. Il ne s'écoulera pas longtemps avant que la difficulté soit applanie et que la mère et l'enfant deviennent en bons termes. La brebis perd-t-elle son unique agneau, donnez-lui un des jumeaux d'une autre brebis.

Pour réussir à faire adopter ce dernier, attachez-lui sur le dos la peau de l'agneau

mort, chaude encore, si possible, et le succès sera complet. Une simple saison dans les bâtiments à agnelage, nous donnera beaucoup plus d'expérience, que plusieurs chapitres d'un traité.

Si un agneau éprouve des difficultés à se lever, voyez s'il n'a pas quelques matières muqueuses dans la bouche et au nez. S'il en a, nettoyez-le de suite, car il pourrait étouffer.

L'on ne doit pas perdre à la naissance plus de 5 °/₀ des agneaux. Si l'on n'en perd que 3 °/₀, il y a lieu d'être très satisfait.

Si vous avez plus d'agneaux que vos brebis ne peuvent en nourrir convenablement, nourrissez-les comme on dit " à la bouteille ", avec du lait chaud de vache ; mais les agneaux sans mère sont toujours une nuisance, bêlant sans cesse, courant après tous ceux qu'ils voient, s'élançant sur les clôtures et causant des dommages.

La meilleure chose qu'il y ait à faire avec eux, c'est de les manger aussitôt qu'ils sont bons à être abattus.

Quant à la castration des mâles, la pra-

tique varie. Une chose certaine cependant, c'est que quand un mâle n'est pas destiné pour l'élevage, il doit subir l'opération de la castration tôt ou tard. Les gens de Suffolk affranchissent leurs agneaux à l'âge de dix jours ; les gens du Hampshire ne les affranchissent pas avant l'âge de quatre ou cinq mois ; mais les éleveurs de ces deux races coupent la queue des agneaux aussitôt qu'ils sont en état de subir l'opération. Quelle que soit l'époque où se fait cette opération, il faut choisir un temps doux.

Il est regrettable de constater que les moutons que l'on emmène sur les marchés de Montréal ne sont jamais affranchis. Il peut paraître inutile d'affranchir d'aussi jeunes agneaux, mais l'on n'en remarque pas moins une certaine rougeur qui apparaît sur la chair de ces agneaux, et qui certainement gâte la couleur de la viande et doit avoir aussi une influence défectueuse sur son goût. Une grande quantité de nos moutons ne se vendait dans les premiers temps de nos exportations sur le marché de Londres, qu'à des

prix minimes, pour la raison qu'ils n'avaient pas été affranchis; c'était vers 1848. Les pasteurs anglais coupent la queue des agneaux plus court que nous ne la coupons ici, et, je crois qu'ils ont parfaitement raison. Une queue coupée court donne aux quartiers de derrière une forme carrée qui plaît aux yeux de l'acheteur. La vraie raison pour laquelle on coupe la queue aux moutons, c'est pour prévenir toute saleté qui ramasse les mouches et plus courte est la queue, mieux cela vaut. La meilleure place pour l'opération est à la troisième jointure, mais si l'on coupe entre deux jointures, cela ne fait pas de différence, car la plaie se cicatrisera, si vous liez fortement audessus de l'opération.

Si, comme les gens du Hampshire, vous attendez que les agneaux aient quatre ou cinq mois pour pratiquer la castration, vous aurez alors l'occasion de pouvoir goûter à ce mets délicieux que l'on appelle "amourettes" "lamb's fry". Nettoyez et séparez, mais ne les lavez pas; assèchez-les avec soin dans un linge, plongez les dans du jaune d'œuf et roulez-les dans la

mie de pain avec des fines herbes, telles que persil, thym, cerfeuil, sarriette et marjolaine; faites frire dans l'huile d'olive jusqu'à ce que le tout brunisse, la graisse ou l'huile que l'on emploie doit être en ébullition au moment où l'on veut faire la friture.

DU SEVRAGE DES AGNEAUX

Les agneaux sont généralement sevrés à l'âge de trois ou quatre mois. Dans la province de Québec, on les laisse se sevrer d'eux-mêmes. De fait, la brebis [illegible]ît souvent, vers la période ci-haut mentionnée, fatiguée de nourrir et repousse l'agneau quand il cherche sa nourriture "au sein de sa mère," et il n'est pas surprenant qu'elle soit lasse de ce fardeau, quand l'on constate les coups de tête violents que l'agneau donne au pis.

A première vue, il paraîtrait que c'est chose fort simple que de sevrer un agneau : "Eloignez-le de la mère, et la chose est faite." C'est bien vrai, mais songez un peu. Supposons que les brebis et les

agneaux soient dans un champ et que vous enleviez les agneaux à leurs mères et les placiez dans un autre champ. Quel vacarme aura alors lieu ! Les agneaux parfaitement étrangers dans leur nouvelle demeure, erreront de bord et d'autre, bêleront et perdront de leur embonpoint dans leurs courses continuelles après leurs mères et l'ancien terrain où ils folâtraient. Cela prendra quelques jours avant qu'ils ne s'accoutument à leur nouvelle vie. Maintenant, voyons un autre système : enlevez les brebis de leurs agneaux après qu'elles ont passé quelques jours ensemble ; laissez les agneaux dans ce champ et conduisez les brebis dans un autre hors de la vue des agneaux, assez éloignés pour ne pas entendre la voix de leurs mères, et il ne se passera pas longtemps avant que l'on puisse voir les jeunes agneaux paître tranquillement et avec satisfaction. Ceux des agneaux qui se sont sevrés d'eux-mêmes seront là aussi, se nourrissant d'eux-mêmes et serviront d'exemple aux nouveaux sevrés qui se tran-

quilliseront et chercheront aussi leur propre nourriture.

Si l'agnelage est de bonne heure, le sevrage devra être de bonne heure également; autrement les brebis ne pourraient être en condition satisfaisante pour l'époque de l'accouplement. Mais est-il possible de songer, et pourtant, la chose est vraie, qu'en Ecosse, on retire le lait des brebis, après le temps du sevrage des agneaux, pour réaliser un gain de quelques livres de fromage que certaines gens semblent déguster avec plaisir, et je crois que la même chose se pratique quelque part en Piémont. Mais en Angleterre, on ne fait plus cela.

Bien que nous nous opposions à ce que l'on retire le lait des brebis après le sevrage des agneaux, nous devons surveiller les brebis: l'œil d'un bon pasteur verra si une brebis, soit qu'elle ait eu ses agneaux tard ou pour toute autre cause, a encore une certaine quantité de lait, même après le sevrage; alors, il doit la traire à fond, comme on le fait pour la vache, avant le vêlage. Trayez la brebis à des intervalles

de douze heures, puis de vingt-quatre heures, puis de trente-six heures et cela pendant huit ou dix jours. Moins succulente sera sa nourriture, le mieux ce sera. C'est en négligeant ces détails, chez les vaches aussi bien que chez les brebis, qu'un si grand nombre d'entre elles perdent une tette ou plusieurs.

Après une séparation de dix jours à quinze jours, les agneaux et les brebis peuvent être réunis ; tout instinct filial ou maternel aura disparu.

CHAPITRE IV

—

SOINS ET NOURRITURE DES MOUTONS

Les brebis et les agneaux doivent être placés pour paître dans les meilleures places que la ferme possède aussitôt qu'elles sont prêtes, par exemple, aussitôt qu'ils peuvent y mordre ; mais il est bon de continuer à leur donner de la nourriture sèche, si vous pouvez réussir à leur en faire prendre. Aussitôt que possible, procédez aux semences des vesces, des navettes et autres fourrages verts, en n'oubliant pas que le principal pour les agneaux est de leur donner une nourriture variée.

Dans la région du Southdown, où les

semences de fourrages verts réussissent bien, les agneaux et leurs mères goûtent à au moins quatre sortes d'aliments par jour : avoine d'hiver, orge d'hiver, seigle et le fourrage des dunes. Nous n'avons pas cet avantage, mais nous devons faire ce que nous pouvons de mieux et prendre bien soin qu'il n'y ait pas d'interrègne entre les différents services que l'on donne à nos troupeaux. N'oublions pas que, de tous les jeunes animaux, les plus difficiles à ramener à un état de développement, après qu'ils ont été négligés, sont les jeunes agneaux.

Et quelle sorte de fourrage vert sèmera-t-on pour récolter ? des lentilles ou de la vesce, des mélanges de differentes graines et par dessus tout, de la navette et du colza.

Maintenant considérons quel est le meilleur mode pour la consommation du colza, la manière la plus économique, sans oublier que nous avons deux buts à atteindre : 1° Donner une nourriture propre et des soins aux agneaux ; 2° Bien distribuer l'engrais provenant des agneaux sur

le champ où ils paissent cet engrais devant être aussitôt que possible recouvert au moyen de la charrue.

Il faut que le troupeau soit divisé en deux catégories ; ceux qui sont destinés à la boucherie, comme les jeunes béliers, et ceux que l'on destine à l'élevage, comme les jeunes brebis.

Quelques-uns de nos lecteurs, ou plutôt plusieurs, n'ont peut-être jamais vu un troupeau de moutons parqués sur une pièce de colza ou de navette. Voici ce qui se passe :

Un parc est une enceinte faite de fascines, qui peut être transporté facilement de place en place et arrangé de manière qu'il ne peut être traversé par les moutons.

Une barre de trois pouces, longue de douze pieds, est percée de trous alternant d'un côté à l'autre, à des distances de six pouces à travers chacun desquels on place des pieux longs de quatre pieds six pouces. Si le mouton a des tendances à sauter, on place un fil de fer au haut des pieux, ce qui l'en empêche. On peut remplacer les pieux par des trépieds en fer, ce qui

est préférable, vu qu'en temps de gelée, il est difficile de planter les pieux en terre.

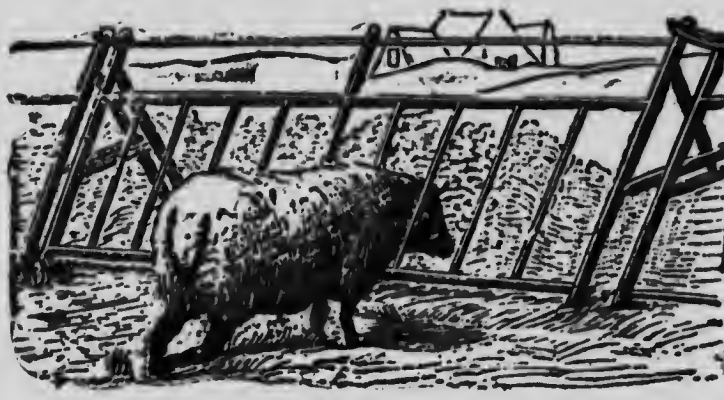
Le nombre de fascines requis sur une ferme dépend entièrement de la quantité de moutons que l'on garde. Quant à la forme que le parc doit avoir, ceci dépend de la nature et de l'étendue du terrain. A tout événement, on doit se rappeler que le parc ne doit pas être trop vaste.

Dans le cas que nous considérons, il faut avoir deux parcs, pour cette raison-ci, c'est que nous avons à y installer deux catégories d'agneaux. Les agneaux-béliers devront naturellement avoir en partage le fourrage le plus frais et le meilleur, c'est-à-dire la première pousse de colza ou de navette renfermée dans le parc, dans lequel devra se trouver une auge ou deux contenant des rations de menue paille, de pois ou de grain, et vers l'hiver, les trois ensemble. Et quand ils auront fait disparaître les premières pousses du colza ou de navette dans le parc, on les introduira dans un autre parc de même grandeur au bout du premier, et dans ce dernier on placera les agneaux-brebis.

Quand les jeunes béliers auront fini du second parc de colza, on devra les conduire dans un troisième, en avant, et les brebis prendront de nouveau leur place dans le second. Ensuite, le premier parc n'ayant plus sa raison d'être à sa place originaire, sera transporté en avant du parc actuellement occupé par les agneaux brebis, et c'est ainsi, que l'on utilisera tout le terrain.

Je n'ai pas besoin, je crois, d'insister sur l'importance qu'il y a d'être très particulier la première fois que l'on met les moutons à la nourriture du colza ou du trèfle. Il y a grand danger si on le permet de commencer à manger de cette nouvelle nourriture, quant ils se trouvent à avoir l'estomac vide ou bien quand le colza ou le trèfle est mouillé soit par la pluie ou la rosée. Le meilleur moyen d'éviter le danger, c'est de nourrir très bien les agneaux depuis le matin jusqu'à trois heures de l'après-midi, et alors de les laisser dans leur premier parc pour une couple d'heures. La première chose que font les agneaux en pénétrant dans le parc,

c'est de fureter dans tous les coins, de piétiner sur le colza etc, et il n'y a aucune chance qu'ils commencent à manger avant qu'ils n'aient fait l'inspection de chaque coin du parc.



Le colza est après tout une nourriture humide et comme elle est pleine d'eau, il est évident que les jeunes moutons ont besoin d'aliments secs pour faciliter leur digestion. Nous devons donc nous demander quelle nourriture sèche nous devons de préférence donner aux agneaux dont l'estomac délicat n'est pas accoutumé à aucune nourriture particulière.

De la paille hachée ou du foin haché constituent une excellente nourriture, quand l'on peut réussir à les faire manger aux agneaux ; le malheur est que tant que les vrais froids ne sont pas encore arrivés, les agneaux négligent d'en manger. Du trèfle, du foin haché ont une meilleure chance d'être mangés. Parmi les grains, nous préférons l'avoine et en l'absence des fèves à chevaux, on doit recourir aux pois, les pois blancs du Canada.

Lentilles ou Vesces : C'est la première récolte sur notre liste et elle est bien connue de nos fermiers. Elle pousse sur tous les sols mais spécialement sur une terre argileuse, sur une terre sablonneuse ou de graviers, elle demande de l'engrais, mais sur une terre forte, d'une condition passable, on peut s'en passer. Comme les lentilles sont portées à tomber quand elles arrivent à maturité, il est de coutume de semer quelques pincées de seigle ou d'avoine par acre, avec les lentilles ; on peut aussi essayer avec succès de semer un demi minot de blé, aux prix actuels.

La quantité de graine nécesaire, est de deux minots et demi par acre, quand la terre est en bon ordre; mais trois minots ne seraient pas de trop sur un terrain qui n'est pas en bon état. Il y a deux sortes de lentilles, celles d'hiver et celles du printemps. Celles d'hiver sont petites; celles du printemps sont plus grosses, mais la qualité des premières est tellement supérieuse à celles du printemps, que dans l'est de l'Angleterre, on les sème de préférence. Une couple de minots de plâtre par acre, sur la jeune plante, aidera beaucoup à son développement. Il est bon d'observer que l'on ne gagne rien par une récolte trop luxuriante de lentilles, elles se gâtent d'elles-mêmes, à moins qu'elles ne soient coupées au temps propice, c'est-à-dire quand elles viennent en fleurs.

Un mélange très profitable de fourrages, c'est le suivant: un minot et demi de lentilles; un minot et demi d'avoine; un minot et demi de fèves à chevaux et un demi minot de blé. Comme de raison, le rouleau doit suivre la herse au temps de la semence, autrement le malheureux qui

ramassera la récolte, perdra patience, et le fermier, son temps, très fréquemment. Deux ensemencements doivent être faits, le second trois semaines après le premier.

Le temps viendra bientôt où l'on ne verra plus les moutons reposant sous les clôtures et déposant leur engrais précieux sur les bords des terres arables et bien à l'extrémité du sillon de la charrue. C'est au système de nourrir de fourrage vert tout l'été et du produit des récoltes de navette, tout l'hiver, que les terres autrefois pauvres de l'Est et du sud de l'Angleterre doivent leur fertilité actuelle par l'utilisation du fumier.

Ici, la fin d'octobre doit, en règle générale, voir les troupeaux enfermés, mais c'est ma ferme conviction que le Canada ne produira jamais toute la quantité de grains qu'il est susceptible de produire, tant que l'on ne fera pas du mouton, comme en Angleterre, le porteur de fumier de la ferme.

Il est malheureux que le sainfoin ne soit pas plus cultivé ici. J'en ai semé sur la ferme de M. Dawes, à Lachine, il y a

quelques dix ou douze ans. Il poussait très bien, mais malheureusement, on eût besoin du terrain la seconde année pour quelqu'autre emploi et le sainfoin reçut la visite de la charrue avant d'avoir prouvé ce qu'il pouvait donner de mieux. Je dis que c'est malheureux que nous ne le cultivions pas ici, car il n'y a rien de mieux ni d'égal comme pâturage pour les agneaux que l'on sèvre. Il pousse bien sur les terrains calcaires et n'a pas besoin d'être renouvelé pendant plusieurs saisons. Je n'ai jamais rencontré d'agneaux en mauvaise condition quand on leur donnait du sainfoin comme fourrage, mais j'ai vu des agneaux malades quand ils se nourrissaient de trèfle rouge, et ces derniers se trouvaient de suite guéris, quand on leur changeait leur nourriture et qu'on les mettait au sainfoin.

Comme j'ai parlé du sainfoin, il est bon que je dise quelques mots de la manière de le cultiver, etc. La graine est généralement semée avec son enveloppe ; si on sème de la graine nettoyée, 40 livres à l'acre seront suffisantes. Nous constatons, en

référant à notre journal, que le sainfoin que nous avions semé à Lachine était prêt à être coupé dix-sept jours avant le trèfle rouge. Quant au sainfoin, il devrait être coupé au moment ou les fleurs commencent à s'épanouir et comme c'est une récolte qui se fait de bonne heure, il serait bon, afin d'augmenter la production de la première année, de semer avec, environ cinq livres de trèfle jaune (medicago lupulina).

Durant la première année, le sainfoin se montre rarement en abondance, mais s'améliore à la seconde année, et à la troisième année sa production étonnera le cultivateur. Si on se sert de graine nettoyée, on peut faire usage du même instrument dont on se sert pour semer le trèfle rouge.

Le sainfoin a été la planche de salut de plus d'un fermier sur les terres pauvres, maigres et crayeuses du sud de l'Angleterre. Il y en a de deux sortes ; le commun et le géant. Le dernier est celui que l'on sème généralement sur les terres fortes, et sa production en foin et en aliments est plus

grande. On sème trois minots et quelquefois trois minots et demi à l'acre, ayant soin de bien couvrir la semence. Le regain est bon et convient à toutes sortes de troupeaux et c'est la meilleure place pour y installer les agneaux que l'on sèvre. Nous avons vu le sainfoin lever en récolte continue pendant douze ans, mais il est, dans le cours ordinaire, labouré au bout de sept ans pour terre à blé, complétant la rotation et évitant la répétition trop fréquente du trèfle rouge ; ainsi, les navets, l'orge, le trèfle, le blé, suivant le cours ordinaire feront place aux navets, à l'orge, au sainfoin, mettant à part le blé et la terre trouvera un repos bienfaisant en produisant du sainfoin. J'ai un peu souvenance que Jonas Webb me disait qu'il avait réussi à cultiver le sainfoin géant sur une terre à plâtre, à quelque place non loin de l'établissement de Babraham. La graine de semence doit être fraîche ou l'insuccès est certain. Nous pensons cependant qu'il est à peu près inutile de le semer là où le trèfle blanc n'a pas réussi. Aucune plante ne réussira, s'il n'y a pas de nour-

riture pour la plante. Les terres sablonneuses très médiocres ne conviennent pas au sainfoin.

Voici le système de nourriture du troupeau de l'un des premiers éleveurs d'Hampshire-Downs, en Angleterre :

Avant l'agnelage, les brebis ont à manger des navets et du sainfoin ; après l'agnelage, on leur donne un mélange de une partie de foin pour six parties de paille de blé hachée. A cela, on ajoute une demie livre de radicules sèches de malt et la même quantité de pois pour chaque brebis, le tout étant bien melangé et ayant fermenté pendant trente-six heures. Les brebis nourrissant des jumeaux ont en outre une livre de " cotton cake ".

Des aliments mélangés sont évidemment ce qu'il y a de mieux pour toutes les classes de troupeaux. Le Professeur Wrightson, dans une lettre que j'ai vue, il y a quelques années, recommande ce qui suit, qui est un composé de farineux et de principes albumineux :

AVANTAGE DES ALIMENTS MÊLÉS

" Nous recommandons certainement un mélange d'aliments riches. Le gâteau de graine de lin seul est trop échauffant et pour que les moutons soient tenus en bonne santé, il faut qu'il soit mêlé avec une proportion d'aliments plus pauvres en albumineux. Si l'on néglige de prendre cette précaution, on court la chance d'affections aux mamelons et à la bouche. Nous pensons qu'un mélange doit être fait autant que possible sur une base économique et scientifique; il doit être aussi susceptible d'être vite préparé et sans aucune complication. Il doit être composé de farineux et d'albimineux en bonnes proportions. Nous suggérons le suivant: Premier mélange pour brebis et " tegs ":—

1 minot de gâteau de graine de lin..... 1 minot de gâteau de graine de cotton.. 1 minot de gâteau de maïs (écrasé).....	1 lb à 1½ lb par tête.

Second mélange pour les brebis :—

1 minot de gâteau de graine de lin.....	1 ℔ à 1½ ℔ par tête.
1 minot d'orge.....	
1 " de maïs....	

Troisième mélange pour les agneaux :—

1 minot de pois blancs	Quantité par tête, variant suivant la grandeur de l'animal.
1 " de gâteau de graine de lin.....	
1 minot de radicules sèches de malt....	
1 minot d'orge broyé.	

Quatrième mélange pour brebis après l'allaitement :—

1 minot de blé.....	1 ℔ à 1½ ℔ par tête.
1 " d'orge.....	
1 " d'avoine....	
1 " de gâteau de graine de lin.....	

ALIMENTS SECS

L'auteur a toujours donné aux agneaux les aliments secs dans l'après-midi, parce que ici, dans ce pays, contrairement à l'habitude en Angleterre, pour une raison ou

pour une autre, les moutons n'ont pas l'air à manger avec autant de cœur le colza et la navette coupés de bonne heure. Il ne considère pas qu'il soit nécessaire d'écraser le grain ou les légumes, vu qu il est très rare d'apercevoir du grain non digéré dans la fiente des moutons ; de fait ce sont de maîtres chiqueurs.

Quant à la quantité de grain requise pour chaque agneau, j'ai toujours trouvé qu'une pinte de pois et d'avoine melangés avec une double poignée de même paille, était une ration suffisante, mais vers la fin de la saison, comme les matins deviennent plus froids et que les agneaux ou " tegs " comme on les appellera à la maison, se sont développés, à la pinte de pois et d'avoine, j'ajouterais une demie livre de gâteau de graine de coton decortiqué et je donnerais du foin de trèfle haché.

Si la fiente du mouton est trop dure, la graine de lin est substituée à une autre substance.

Quant aux agneaux-brebis ou les futures mères du troupeau, nous les laissons condamnées à manger les restes de leurs

peu galants frères, mais pour les indemniser de ce traitement mauvais, il n'est que judicieux de leur servir à manger dans l'auge, de la paille d'avoine hachée, quelque peu de radicules de malt, etc.

Nous donnons ici l'analyse de Malt-sprouts (ou pousse de malt), comme on les appelle aux Etats-Unis, avec en comparaison, l'analyse de l'avoine :

Avoine			Pousse de malt (malt-sprouts)		
Nourriture digestible			Nourriture digestible		
Proteine	Carbohydrates.	Gras	Proteine	Carbohydrates	Gras.
9.0	43.3	47	20.8	43.7	0.9

La valeur relative de ces constituants par 100 lb est pour l'avoine de $0.98 et pour le " malt-sprouts " ou pousses de malt, de $1.33, suivant Wolff. La pousse de malt ou malt-sprouts contient peu de gras mais en revanche elle renferme deux fois plus que l'avoine de proteine et d'albuminoïdes, les vrais générateurs de la chair et du maigre de la viande ; cette nourriture doit donc être excellente pour les

jeunes animaux qui demandent des aliments pouvant former une chair ferme.

Nous avertissons nos lecteurs de se défier des recettes que l'on trouve dans les livres. Plusieurs peuvent être utiles et donner des bénéfices, mais un grand nombre sont préparées sans idée du coût, et bien que théoriquement correctes, elles ne peuvent cependant devenir pratiques.

Si l'on trouve préférable de se servir de blé plutôt que d'avoine ; on peut essayer, quand le blé ou l'orge sont à meilleur marché que l'avoine, on peut aussi les employer en remplacement de d'autres grains. Mais en règle générale, nous avons toujours constaté que l'avoine et les pois mélangés, constituent à peu près ce qu'il y a de mieux pour les jeunes animaux.

J'ai fait mention des fèves à chevaux ; elles poussent bien ici, si on les sème de bonne heure, et sur une terre forte ; il est bon, quand on garde des moutons, de semer à petite quantité de la graine de colza entre deux rangs de fèves. Cela constitue une

bonne nourriture après que les fèves sont parties.

Les "vieilles fèves" constituent la nourriture favorite des moutons en Angleterre. Nous avons vu produire dans Essex, Angleterre, jusqu'à quatre-vingt minots de fèves par acre de terre et dans le Gloucestershire, sur les terres d'alluvion de Severuside, nous avons vu le chaume ou la paille, de près de sept pieds de hauteur. La paille des fèves constitue une nourriture excellente pour n'importe quel stock de jeunes animaux ; elle est meilleure même que la paille des pois. Et vous qui cultivez des terres fortes, essayez cela.

Si, au commencement de septembre, vous voyez que votre provision de fourrage vert, pour les moutons, s'épuise, essayez quelques acres d'un mélange de gazon Hongrois et de colza, disons trois livres de graines à semence de colza et quinze livres de gazon Hongrois, à l'acre. Les premières gelées donneront au gazon une couleur un peu brune, mais le colza et le gazon mêlés ensemble feront du bien à vos

moutons, si vous les en tenez éloignés les matins qu'il gèle.

Quant une longueur de champ a été épuisée par les moutons en pacage, passez de suite la charrue et faites toujours ainsi chaque fois qu'il y a lieu.

On m'a demandé, il y a déjà quelque temps, combien de temps j'avais pu tenir les moutons au colza et combien de temps le colza pouvait se conserver bon pour les moutons. J'ai répondu que j'avais nourri pour les engraisser, des agneaux béliers avec le colza, jusqu'à la date du 8 Décembre, en 1884, et qu'ils se comportaient aussi bien le dernier jour que les jours du mois d'août.

S'ils sont bien traités, les "tegs" ou agneaux béliers seront prêts pour la boucherie vers le 1er Décembre, alors qu'ils seront âgés d'a peu près neuf mois. On devrait en expédier une certaine quantité de cette qualité, en Angleterre, car ils doivent alors peser de 64 à 72 livres, les quatre quartiers, et c'est précisément ce qui est requis par les premiers bouchers de Londres pour leur commerce de la par-

tie Ouest. Les Downs de cette pesanteur, à cette date, en bon ordre, gras, mais pas trop gras, valent au moins 18 cts la livre, à la carcasse, ce qui veut dire que chaque mouton se vendrait de $11.50 à $13.00 pièce. Assurément cela doit payer.

NOURRITURE DES MOUTONS PENDANT L'HIVER

Supposons maintenant que tous les agneaux-béliers soient partis de la ferme et qu'il ne reste plus que les jeunes brebis à avoir soin.

Vous aurez en magasin pour commencer, quelques navets, betteraves, foin de trèfle, paille de pois, paille d'avoine et d'orge, c'est au moins ce que nous espérons que vous aurez.

Comme nous l'avons déjà mentionné, les brebis demandent beaucoup d'aliments secs. La paille de pois et le foin de trèfle sont ce qu'il y a de meilleur. On devra naturellement leur donner de l'eau libéralement.

Le prof. Wrightson met en garde ceux qui donnent de la betterave aux béliers

ces racines sont dangereuses pour tous les mâles de l'espèce ovine. M. Wrightson ajoute : mon attention a été dernièrement attirée sur le fait que des betteraves ne peuvent sans danger être données en quantité aux béliers. Elles paraissent avoir un effet nuisible à la vessie et autres organes urinaires ; et dans plusieurs parties du pays, les maîtres de troupeaux n'osent pas en donner aux mâles, bien qu'ils en donnent aux femelles.

Je puis dire que l'on a recours à la betterave comme changement de nourriture pour les agneaux béliers dans les grands districts d'élevage de moutons des Willtshire et du Hampshire. Les betteraves sont ou coupées dans les auges ou jetées parmi les vesces ou le colza comme changement, mais les agneaux ont alors tant de variétés de fourrages verts, que le fait de manger de la betterave ne tire pas à conséquence. Les béliers pour élevage, trouveraient difficile de se passer de betteraves durant les mois de chaleur et on peut voir les pasteurs sur nos terrains d'expositions, trancher des betteraves et en don-

ner aux béliers avec du colza et du chou.

Nous présentons des opinions à nos lecteurs ; à eux de faire leur choix. Quant à nous, pour aucune considération, nous ne voudrions courir le risque de perdre des animaux de valeur, en leur donnant une nourriture qui a été reconnue comme dommageable.

Parmi les gâteaux, ceux de graine de lin sont sans aucun doute les meilleurs ; puis vient le gâteau de coton décortiqué, et en dernier lieu, le gâteau de coton non décortiqué. Mais notre nourriture favorite a toujours été pour les moutons mis en dedans, un mélange de pois, d'avoine et de graine de lin. Nous recommandons le mélange suivant, attendu que nous l'avons donné tant que nous avons gardé un troupeau : Servez-vous en dans la proportion suivante :

Avoine ou grain : . .	3	lbs.
Pois :	2	"
Graine de lin :	2	"
	7	

Mêlez et broyez le tout fin ; puis prenez un minot de menue paille hachée de n'importe quelle espèce, et mêlez le tout ensemble et aspergez d'eau. On peut distribuer ce mélange parmi les moutons, dans des auges et il aura un effet excellent pour engraisser les moutons, les jeunes brebis, les vaches laitières et autres bêtes. Je mets de l'avoine dans ce mélange, parceque, si la graine de lin n'est pas entourée de quelque matière de ce genre, l'huile de la graine filtre ; *l'avoine sert d'absorbant.* En Angleterre, cette sorte de nourriture était en usage jusque vers 1848, et ici, où on peut se procurer de la graine de lin pour le prix de 70 cts à une piastre le minot, cela payerait de s'en servir. Je faisais usage autrefois d'un petit moulin à rouleaux pour écraser la graine, de sorte que rien n'était gaspillé. On voit souvent dans les journaux des avis à propos de l'usage de la graine de lin et du lait écremé pour les veaux. Les écrivains recommandent aussi de laisser tremper la graine dans l'eau pendant plusieurs heures ou de la faire bouillir. Si quelqu'un se donne le

trouble de prendre dans sa bouche un grain de graine de lin et essaye de le croquer, il s'apercevra qu'avant peu de temps, une couche de mucilage entourera le grain et lui rendra impossible la mastication du grain. L'on fit l'expérience de donner aux bestiaux de la graine de lin non moulue, il n'y a pas bien des années de cela, en Angleterre, et il fut constaté que sur mille graines ainsi administrées, 800 avaient passé à travers le corps de l'animal sans être digérés.

Il n'y a pas d'animaux qui exigent plus de surveillance que les moutons. Ils sont toujours dans l'embarras. En faïsant sa ronde, le fermier trouvera un mouton sur le dos, dans un sillon ; une autre fois, c'est un agneau qui est pris dans quelque coin d'une clôture. Il y a toujours quelque chose qui arrive, de sorte que pour obvier à ces accidents,le pasteur, sur les grandes fermes du Wiltshire et du Wolds de Lincolnshire ainsi que des confins de l'Ecosse et de l'Angleterre, a toujours près de lui une petite baraque sur roues, dans laquelle est renfermée toutes sortes de médecines, on-

guents, etc., dont il pourra se servir en cas de besoin, et il prend dans cette baraque ses repas qui lui sont envoyés par sa femme. La baraque est transportée, cela va sans dire, de place en place au fur et à mesure des besoins.

CHAPITRE V

MOUTONS D'EXPOSITION

Si l'on élève des moutons destinés aux expositions, il y a un choix à faire entre la nourriture donnée en dedans et celle donnée en plein air. Les moutons ne sont jamais aussi heureux à couvert qu'en plein air et de fait nous avons à maintes reprises entendu exprimer l'opinion que les moutons vivant en plein air sont dans un meilleur état comme moutons d'exposition. N'importe quel juge peut dire si un mouton a vécu en dedans, seulement par sa laine. Beaucoup d'espace

est aussi une chose nécessaire ; même, plusieurs prix ont souvent été remportés par des moutons qui avaient pris les devants sur leurs compagnons et avaient pu ainsi manger ce qu'il y avait de mieux en trèfle, colza et chou. En fait de nourriture artificielle, il n'est pas nécessaire de s'étendre, si ce n'est que l'on peut dire que les moutons doivent avoir ce qu'il y a de mieux. Une variété constante d'aliments naturels et une quantité libérale de ce qu'il y a de meilleur en fait de gâteau de graine de lin et de fèves ne peuvent que produire de bons résultats. Mais qui pourrait traiter les questions qui semblent de seconde importance, tel que nourriture à bonne heure et tard, fréquence des repas, moyen d'exciter l'appétit et de forcer les animaux au développement ? tout cela est laissé à l'expérience et à la discrétion du pasteur, mais n'en est pas moins d'importance vitale.

Les pasteurs de première classe ne sont pas aussi rares que difficiles à trouver, et ce, parce qu'ils n'ont pas souvent l'occasion de changer de place.

La préparation d'une exposition de moutons est chose importante. Il s'en trouve qui ne veulent pas préparer les moutons pour les expositions, mais il est impossible d'exposer des moutons qui sont mal peignés et dans un état grossier. Plus que cela, il est réellement cruel de demander à un éleveur d'exhiber ses moutons à une grande exposition sans leur faire de toilette. Qu'est-ce qu'un éleveur de chevaux dirait, si on lui demandait d'exposer un de ses chevaux Hunter ou thoroughbred sans qu'il fut étrillé, brossé, avec une longue queue et une crinière mal peignée? Un éleveur de moutons a les mêmes sentiments et les mêmes faiblesses. A part de cela, le public aime avec raison à voir devant lui des animaux bien entretenus, de n'importe qu'elle catégorie qu'ils soient; il désire même les cochons aussi propres que possible. Les méthodes de préparer les animaux varient suivant les races. Ainsi les Leicesters sont présentés frais tondus. Les Lincolns sont enduits d'une espèce d'onguent mystérieux qui donne

aux mains qui touchent à la toison, une odeur désagréable. Les Cotswalds apparaissent tout frisés, blancs et parfumés de savon et d'eau. Quant aux Southdowns, ils portent sur le corps des preuves du passage des ciseaux.

CHAPITRE VI

—

L'AGE DU MOUTON

Comme nous l'avons déjà dit, l'âge du mouton jusqu'à sa quatrième année, peut être donné couramment par l'inspection de ses dents.

Le célèbre vétérinaire français, M. Samson, en donne la description suivante:

Agé de un mois, l'agneau à huit dents de lait et trois molaires, de chaque côté de la mâchoire.

Agé de trois mois, une molaire permanente se montre et s'ajoute aux trois.

A neuf mois, la seconde molaire permanente fait son apparition.

A quatorze mois, deux incisives permanentes apparaissent.

A dix-huit mois, une troisième molaire permanente se montre.

A vingt-deux mois, nous pouvons voir quatre incisives permanentes.

A trente mois, nous verrons six incisives permanentes.

Et quand le mouton atteint l'âge de quarante à quarante-cinq mois, il a alors huit incisives permanentes.

Il est bon de savoir qu'il se produit des variations dans la dentition du mouton, mais, en règle générale, le mouton a deux

incisives permanentes à un an, quatre à deux ans, six à trois ans et huit à quatre ans et plus.

ABATTAGE DU MOUTON

Avant d'abattre un mouton, il faut le faire jeuner pendant 24 heures et on évalue qu'il perd 13 pour cent de son poids pendant ce temps.

L'opération de l'abattage est très simple. On couche le mouton sur un banc, après lui avoir attaché ensemble 3 pattes. Quant à la 4e, une de celles de derrière que l'on laisse libre, elle permettra au mouton de gesticuler davantage et de faciliter ainsi par ses mouvements l'évacuation du sang. On met l'animal à mort en lui coupant la carotide par une large incision au cou à l'aide d'un couteau ; le sang coule facilement et en abondance.

Quelques bouchers ont la mauvaise habitude de briser le cou du mouton contre leurs genoux et de les saigner ensuite.

On enlève alors les intestins en faisant une incision au ventre après avoir

pendu le mouton à un crochet par les tendons d'une patte. On lave après avoir enlevé le cœur, le foie, la langue etc, toute la partie intérieure avec un linge bien propre et trempé dans l'eau fraiche. Il est bon aussi de tenir le ventre grand'ouvert au moyen d'une broche.

Il faut laisser la carcasse pendue pendant 24 heures dans une chambre froide et sèche avant de le dépécer. Si la pièce n'est pas froide, la viande ne peut devenir ferme et si elle est humide, le mouton sera visqueux et gluant au toucher.

La manière de dépécer une carcasse dépend de sa taille et aussi des habitudes du pays; tantôt on la coupe en quatre quartiers, tantôt en deux seulement.

CHAPITRE VII

—

TONTE DES MOUTONS

UNE question intéressante se pose immédiatement en touchant au sujet de la tonte des moutons. Est-ce que la laine devra être lavée sur le dos du mouton, c'est-à-dire avant la tonte ou après qu'il aura été tondu ?

Lavement des moutons : Il y a eu beaucoup de discussion en Angleterre dernièrement pour savoir si on devait procéder à laver les moutons avant la tonte.

On peut savoir ce qu'il y a de mieux à faire en ayant les opinions de certaines

personnes bien versées dans le commerce, qui n'ont aucun intérêt à déprécier le lavage du mouton avant d'enlever la toison.

De deux agents, acheteurs de grandes maisons de commerce de Yorkshire, le premier dit ce qui suit : " La valeur de la laine non lavée est considérablement moindre que la valeur de la laine lavée ; cette laine non lavée perd sa couleur plus vite que celle qui a été lavée avant la tonte."

L'autre s'exprime en ces termes : " Nous ne pourrions pas acheter aucune laine non lavée, à moins qu'on ne l'ait pour six pences ou sept pences, la livre. Il ne faut pas se laisser conduire par les journaux qui prétendent qu'il ne faut pas laver les moutons, ce sera une grande perte pour les producteurs que d'agir ainsi.

Un grand marchand de laines écrit : " Je dois dire que la différence entre la laine lavée et la laine non lavée est de 25% à 35%. Ainsi, la laine lavée est cotée, supposons, à 6 d., 8 d., 10., 12., la livre ;

alors la laine non lavée sera cotée à 4½ d., 6 d., 7 d., 8½, la livre. "

M. Turner, un autre homme bien connu comme expert en laines, et qui, à cause de sa réputation, fut choisi comme juge des toisons à la dernière réunion de la société de moutons de Suffolk, (Angleterre), se prononce en faveur du lavage avant la tonte. M. Turner dit qu'il s'est donné beaucoup de peine pour étudier cette question importante et on lui a demandé une centaine de fois qu'elle était son opinion à ce sujet. Il n'a aucune hésitation à dire qu'il est fortement d'opinion que la laine anglaise doit être lavée sur le dos du mouton. Naturellement, bien des fois, on fit des objections, mais si on savait, comme il le sait, d'où venaient ces objections, on n'en ferait pas grand cas.

En 1887, 23,000,000 de livres pesant, environ le sixième de toute la production, furent exportées de l'Angleterre et si cette laine n'avait pas été lavée, cette exportation aurait été impossible. Ainsi, par exemple, il y avait un droit d'importation sur la laine aux Etats-Unis de 5 d., par

livre ; que la laine fut ou non lavée, le droit était le même. Il était clair que dans les circonstances les Américains, achèteraient la laine lavée qui n'aurait diminué que de 20 °/₀ plutôt que la laine non lavée qui diminuerait de 40 °/₀. La Chambre d'Agriculture de Bradford a fait une enquête sur le sujet, et M. Turner pense que la décision sera contre les laines non lavés.

Si de la laine sale, non lavée, est offerte en vente, immédiatement l'acheteur y trouve des défauts et déclare qu'il n'a jamais vu encore pareille saleté dans sa manufacture, tandis que, quand une belle toison bien lavée est montrée, la vue de la laine claire et éclatante, fascine l'œil du manufacturier et il enlève le lot en un moment.

On peut considerer comme un axiome en économie politique que le mieux on finit un article de manufacture, plus on en acquiert un prix élevé. Il en est de même de la laine.

Il est étonnant de voir les fermiers de cette province si entêtés à tondre leurs moutons sans les laver préalablement.

Cependant, ils lavent la laine après l'opétation. Tondre les moutons sans les laver, n'est pas un ouvrage propre, et de plus, la laine lavée après qu'elle a été enlevée du dos de l'animal est privée de sa matière grasse et perd de sa valeur pour la fabrication.

Dans l'année 1862, nous surveillions le lavage de soixante moutons pour feu M. Amable Demers, de Chambly. Le procédé avait été bien simple ; on plongeait les moutons dans une cuve d'eau et on les lavait. Ils passèrent ensuite dix jours dans un paturage propre et enfin ils furent tondus à ia satisfaction si grande du propriétaire et du manufacturier (M. Thomas Millette, que le premier me fit cadeau d'un mouton gras de deux ans en reconnaissance de mon assistance.

On ne doit pas laver les moutons avant que l'eau n'ait atteint une température de de 55° F. à 60° F. Après le lavage, on doit attendre dix jours ou à peu près pour la tonte, non seulement pour que la laine soit parfaitement sèche, mais pour que l'huile naturelle de la laine puisse avoir

le temps d'y repénétrer. Généralement parlant, on peut laver les moutons dans la première semaine de juin et les tondre dans la seconde, si l'on se sert de l'eau des petits ruisseaux, elle sera assez chaude vers ce temps-là.

Le suint, étant pour ainsi dire, un vrai savon, soluble à l'eau, dit Luscock, il est facile de concevoir avec quelle facilité on peut laver les moutons dans les ruisseaux.

Nous empruntons au *Journal d'Agriculture* les détails et les gravures ci-joints qui montrent comment se fait la tonte des moutons en Angleterre, et les avantages de cette méthode sur celle qui est généralement suivie ici. Voici ce que l'on dit à ce sujet :

" Le pavé uni d'une grange est la meilleure place pour la faire. Nos troupeaux sont si peu considérables qu'ils ne nécessitent pas de grands préparatifs. Les meilleures cisailles ont des ressorts intérieurs entre les poignées, pour faire ouvrir avec plus de force les lames. Le grand point à observer en tondant, c'est d'éviter d'atteindre la peau avec les pointes, en

pressant légèrement les lames sur l'animal ; il faut se tenir la main basse et appuyer la partie large des lames sur la peau. De cette manière, on ne blesse pas l'animal. Les ciseaux que j'ai vu employer dans la partie française de cette province ne font que de mauvais ouvrage.

" Nos gravures représentent les trois périodes de l'opération de la tonte. D'abord, le tondeur, qu'on suppose se servant de sa main droite, assoit le mouton sur la croupe, met son genou droit à terre et appuie le dos du mouton sur sa jambe gauche repliée *a*, gravure 5. Prenant les ciseaux de la main droite, et tenant la gueule du mouton de la main gauche, il tond d'abord la laine courte en avant du cou, et continue en suivant la gorge et la poitrine jusqu'au ventre, en passant entre les pattes de devant. Plaçant ensuite les pattes de devant *b* sous son bras gauche *c*, il tond le ventre en travers, d'un côté à l'autre jusqu'aux aines. Lorsqu'il tond le ventre et les aines, la peau étant naturellement lâche sur ces parties, il tend la peau de la paume de sa main gauche *e*

pendant que les cisailles font leur œuvre, il dépouille ensuite le scrotum *f*, puis l'intérieur des cuisses *gg*, et enfin, les côtés de la queue *h*. Ce sont là les parties qu'il

Fig. 5

peut atteindre dans cette position. Pour cette partie de l'opération, on peut se servir de petites cisailles ; et comme la laine est courte, et sans liaison, il vaut mieux

la tondre *de la pointe* des cisailles tenues soigneusement de la manière indiquée en *d*.

Fig. 6

" La gravure 6 représente la seconde période de l'opération. On donne au mouton la position indiquée en dégageant d'abord ses pattes de devant de leur position de la gravure 5, et en le tournant

doucement sur le côté droit, pendant que le tondeur, les deux genoux en terre, supporte son épaule droite sur l'animal. On peut être certain d'une chose, c'est que plus un mouton se sent à l'aise, plus il se laisse tondre tranquillement. Le tondeur, supportant la tête de la bête de la main gauche, enlève d'abord la laine de derrière la tête, puis celle qui se trouve tout autour du cou en arrière jusqu'à la naissance de l'épaule. Il glisse alors la tête et le cou *a* sous son bras gauche *g*, et ayant ainsi la main gauche libre, il s'en sert pour tendre la peau pendant que de la main droite, il tond la laine, partant du point où il avait cessé dans la gravure 5, pour se rendre jusqu'à l'épine dorsale, opérant ainsi sur tout le côté le plus près de lui. Dans la gravure, la toison est enlevée jusqu'à environ la moitié du corps ; la main gauche *b* est posée à plat, tendant la peau ; la main droite tient les cisailles au point voulu, et dans la bonne position. Le tondeur procède ainsi jusqu'à la cuisse, la croupe et la queue *d*, qu'il dépouille entièrement, du coup."

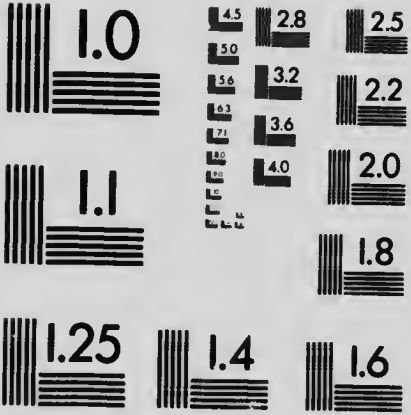
" A ce point de l'opération, le tondeur, encore à genoux, pousse de côté la partie détachée de la toison, et tenant le mouton par la tête, le tourne sur le côté gauche déjà tondu ; il place alors son genou droit, gravure 7, à terre, en le passant sur le cou

Fig. 7

de la bête, et appuie son pied droit *b* sur le bout des orteils, la cheville du pied maintenant par terre la tête du mouton. C'est la *troisième* position du tondeur pen-

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

dant la tonte. La laine ayant été enlevée jusqu'à l'épaule, dans la seconde opération, le tondeur n'a rien autre chose à faire que de commencer à tondre là où il avait cessé, et d'enlever la toison à partir de l'épine dorsale, où il s'était arrêté dans la gravure 6, dans la seconde opération, en se dirigeant vers le ventre où s'était arrêtée la première opération représentée dans la gravure 5, la main gauche *e* libre tendant encore la peau, pendant que la main droite *f* promène les cisailles sur tout le côté jusqu'à la queue. La toison *g* se trouve alors entièrement détachée. En aidant au mouton à se lever, il faut voir à ce que ses pattes ne soient pas embarrassées dans la toison; autrement, dans sa hâte d'échapper au traitement inusité qu'il vient de subir, il la mettra en pièces.

" En comparant les positions assumées par le tondeur et le mouton, dans les différentes opérations de la tonte que nous venons de décrire, avec celles prises d'après la méthode généralement suivie dans ce pays-ci, il est nécessaire de revenir à la première opération dans la gravure 5,

opération que l'on a coutume de faire en tenant le mouton debout, et supportant le dos du mouton sur ses jambes. C'est là une position incommode et douloureuse pour le mouton, et fatigante pour le tondeur, qui est obligé de se courber beaucoup pour tondre le bas du corps et la tête.

"Pour la seconde opération, gravure 6, le tondeur reste encore debout et le mouton sur sa croupe, tandis que l'homme tient la tête assujettie sur ses jambes, afin de pouvoir tendre la peau du côté gauche, qu'il fait ressortir avec ses genoux. La peau est certainement tendue, mais aux dépens du bien-être de l'animal. En effet, la main tend la peau comme on l'a vu dans les gravures 6 et 7, tandis que pour le tondeur, le fait de rester courbé si bas, et si longtemps, jusqu'à ce que tout le côté soit tondu, doit lui causer un grand mal de dos. La troisième position est à peu près la même dans les deux méthodes, avec cette différence que, dans la méthode de ce pays, la jambe gauche est repliée

et repose sur le pied gauche, position bien plus fatigante que celle du tondeur à genoux."

Pour pouvoir lier en ordre la toison après qu'elle a été tondue, on replie d'abord les parties latérales en dedans, puis on la roule dans sa longueur ; on lie ensuite le paquet avec une ficelle, de telle sorte que la toison soit propre. On pèse chaque toison séparément et on les met dans un lieu sec.

FROMAGE DE BREBIS

Nous avons vu faire beaucoup de ce fromage. Le seau doit être placé sous le pis de la brebis pour recevoir le lait, et, malgré tout le soin que peut prendre le laitier, il est facile de comprendre que des saletés, liquides et solides, peuvent y tomber, ce qui n'est pas appétissant.

M. Chapais dit que les brebis Larzac, avec le lait desquelles le célèbre fromage de Roquefort est fabriqué, donnent, après avoir sevré leurs agneaux, cinquante-cinq

quarts de lait, produisant vingt-quatre livres de fromage, et cela en 160 jours, ce qui équivaut à 2.40 onces par jour. Est-ce là un travail qui paye? ne serait-il pas préférable, au lieu de traire ainsi les brebis et leur enlever le lait, de les laisser récupérer leurs forces après qu'elles ont sevré leurs agneaux? Est-ce que cela ne vaudrait pas mieux que la production de vingt-quatre livres de fromage, une simple bagatelle?

M. Chapais prétend que le lait de brebis Larzac contient:

Caseine.....	6 00
Beurre.....	7 50
	13 50

M. Stewart, dans son livre, " Alimentation des animaux ", donne la composition suivante du lait de brebis:

Caseine.....	4 50
Beurre.....	4 20
	8 70

laissant une différence en faveur de la brebis Larzac, de 4.80.

CHAPITRE IX

—

MALADIES DES MOUTONS

Parlons maintenant des maladies qui affectent les moutons.

Comme l'auteur n'est pas un médecin-vétérinaire, il ne prétend pas donner ici un traité complet sur ces maladies.

La clavelée—La clavelée est une maladie causée par la pénétration dans le foie de ce qui est connu habituellement sous le nom de *carrelet*, dont l'histoire est particulière ; c'est un parasite d'un limaçon d'eau fraîche. Un célèbre médecin-vétérinaire dit que le limaçon souffre autant de la présence du carrelet, que souffre le

mouton lui-même. Un mouton peut contenir jusqu'à six cents carrelets et chaque carrelet, quarante mille œufs, de sorte qu'il est évident qu'un seul mouton peut contaminer une grande étendue de pâturage.

La clavelée présente quatre stages ou périodes :

1° Inflammation aïgue du foie.
2° Hydropisie ; le foie est pâle et ferme.
3° Le foie se consume.
4° Les carrelets abandonnent généralement le foie en mai et juin.

Dans la première période de la maladie, le mouton profite d'une manière mystérieuse et devient absolument gras. L'on voit des bouchers qui mettent leurs moutons sur des terres marécageuses quelque temps avant la boucherie.

Nous n'avons pas entendu parler qu'il y eut un remède sûr pour la clavelée. Le Prof. Wrightson dit : " Guérir les moutons de la clavelée, est considéré par beaucoup de gens comme chose impossible."

Le Professeur Simond donne la recette suivante sur laquelle on peut se guider : " Prenez un minot de gâteau de lin écrasé ; un minot de farine de pois ; quatre livres de sel et quatre livres de graines d'anis ; une livre de sulphate de fer. Mettez le tout en poudre fine et donnez à chaque mouton de une demie à une pinte, tous les jours.

Le sel est un excellent tonique et il n'y a pas de moutons qui, paissant dans des marais salés, attrapent la clavelée.

Le changement de nourriture est recommandable, ainsi que des stimulants tels que la térébenthine et l'éther sulphurique.

Par dessus toutes choses, tenez vos moutons éloignés des pâturages dangereux.

TEIGNE OU CHANCRE

Quiconque a élevé des brebis connaît cette affection. Elle affecte l'agneau et sa mère, bien que de manières différentes. L'agneau souffre de douleurs à la bouche ; les brebis, de pustules et d'une sorte de gale aux tétins.

On s'aperçoit de cette maladie, lorsque la brebis ne s'arrête pas, même pour être tétée. Alors naturellement, l'agneau erre pour sa nourriture et devient impatient, essayant continuellement à avoir quelque subsistance et il ne peut réussir. Il n'y a pas de remède. Il faut que cette affection suive son cours; de la chaleur et beaucoup de nourriture verte peuvent cependant produire quelque amélioration.

Quand les brebis sont troublées par des douleurs aux tétins, ce qui est un symptôme de cette maladie, on doit alors employer souvent la lancette; les agneaux, par le fait même doivent être empêchés de téter et on doit les nourrir à la main. Une légère dose de sel d'Epsom, avec un peu de graine de coriandre et de graine d'anis, doit être le premier remède, que l'on peut faire suivre d'un peu de racine de colombs en poudre avec du sel dans la nourriture, et ce, deux fois par jour. Pour remettre le pis, une solution à 5% d'acide carbolique, appliquée deux fois par jour, aidera à guérir les plaies et à chasser l'inflammation. Une faible solu-

tion d'alun aura le même effet.

La bouche des agneaux devra être lavée avec une solution de chlorate de potasse, (10) dix graines à l'once, juste assez pour humecter la surface sans permettre qu'aucun liquide ne soit avalé.

Il n'y a aucun doute que cette maladie est causée par des logements humides, froids, par des temps crus, etc., etc. On prétend qu'elle peut être contractée en broutant parmi les chicots piquants, les terrains pierreux ; mais bien que certains cas aient pu être constatés, telle n'est cependant pas l'origine vraie des grosses pertes qu'ont souffert quelques-uns de nos principaux éleveurs.

PIED POURRI

Le meilleur traitement pour cette affection est celui universellement suivi par tous les pasteurs du sud de l'Angleterre.

Heureusement pour nos fermiers, dans cette province, les moutons sont rarement affectés de cette horrible maladie, le *pied-pourri*. Cependant, il y a quelques années,

il paraîtrait, d'après les rapports du marché de Chicago, que quelques sujets Shropshires, ont été attaqués de cette maladie, quelque temps après leur arrivée. L'acheteur fit un grand bruit à ce propos, et ce n'était pas surprenant Le vendeur qui, je sais, était parfaitement ignorant de ce contretemps, fut appelé de toutes sortes de noms, comme s'il avait pu avoir découvert la maladie à l'état latent. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi les moutons à laines longues étaient beaucoup plus sujets à cette maladie du pied que les Southdowns et les autres moutons à laines courtes. Cette maladie existe et elle ne peut être guérie que par des soins persistants; elle est aussi contagieuse, je n'en ai aucun doute et elle est pire dans les saisons humides que dans les saisons sèches. Le pied-pourri attaque le sabot, dans la division, et poursuit graduellement son chemin plus haut au-dessous de la corne.

Si les moutons sont gardés dans la dernière partie de l'automne sur de la paille humide, ainsi qu'au printemps, ils sont

bien placés pour favoriser le développement de la maladie.

Il n'y a pas de danger dans les temps rudes, de laisser accumuler la litière, mais je préférerais beaucoup dans les temps doux, si un troupeau était menacé de la maladie du pied-pourri, que l'on fasse un plancher en planches, espacées de trois quarts de pouces et à trois pieds à peu près de terre. Ce plancher devrait être balayé deux fois par jour et de temps en temps aspergé de quelque désinfectant. Les résidus et gouttes qui s'y trouvent sont conduits sous les planches et, mêlés à la poussière d'os et au superphosphate, ils font un engrais magnifique pour le colza ou la navette.

Ne pensez pas que les moutons n'aiment point à se reposer sur les planches. Observez-les en été et vous remarquerez qu'invariablement, ils choisissent les parties les plus dures du champ où ils se trouvent pour se reposer à la sieste du midi.

Pour absorber l'urine, quelques minots de tan peuvent être déposés dans la cavité

sous les planches et si l'on se sert souvent de désinfectants, il n'y aura aucune odeur perceptible et l'air se maintiendra pur.

Mais la question que nous devons considérer, est de savoir comment guérir le pied-pourri. Eh ! bien, j'ai guéri cette maladie de mes propres mains, et bien que cela prenne du temps et que la chose ne soit pas agréable à faire, cependant je ne pense pas que l'on ne doit pas désespérer du succès, si l'on veut suivre les instructions à la lettre.

Nous sommes presque certains que, tôt ou tard, nous aurons ici cette maladie du pied-pourri et il faut nous préparer à y faire face quand elle fera son apparition.

Avec un couteau bien aiguisé et d'une main ferme, rognez toute la partie calleuse du sabot qui a été minée, en prenant soin de ne pas entailler la chair pour ne pas faire couler de sang. Puis, appliquez avez une plume, sur la partie mise à découvert, du beurre d'antimoine. M. Stephen appelle cela un traitement cruel, mais la maladie est plus souffrante que le remède et cette douleur est continue. La chair va fumer

si on fait usage de ce traitement, mais si vous l'appliquez de bonne heure, l'animal sera guéri, et à tout événement, il vaut mieux appliquer ce remède que de laisser mourir le pauvre animal dans la douleur, comme la chose arriverait certainement si on ne le soignait pas. Ce remède, autant que je connais, est le seul pour la guérison du pied-pourri. Il y a plusieurs remèdes prescrits dans les livres, comme de faire marcher le troupeau dans la chaux nouvellement éteinte, mais je ne me suis jamais aperçu que ce procédé ait fait beaucoup de bien.

C'est l'application du beurre d'antimoine qui est le meilleur remède. Youatt la recommande et déclare " qu'il n'y a pas d'application comparable à celle-là ". Si dans l'opération, le sabot a été trop privé de sa corne, il faut appliquer un bandage.

MOUCHES

Il y a trois sortes de mouches qui sont nuisibles pour le mouton : la mouche commune, la tick-fly et la bot-fly.

Sur les moutons, il y a deux points vulnérables qui sont recherchés par les mouches, la tête et la queue. Malheureusement, les moutons Southdowns ayant moins de laine sur la tête que les autres moutons, ne sont pas aussi bien protégés des attaques de la mouche que le sont les Shropshires, les Cotswolds, et, dans une certaine mesure, les Hampshires-Downs.

Il est bien facile de constater quand la mouche fait son ravage sur le mouton. Celui-ci court de place en place, la tête basse; il s'arrête subitement, frappe du pied; enfin il devient presque furieux. Comment un mouton peut-il se développer dans un tel tourment? Etes-vous à votre aise quand, dans une partie de pêche au saumon, en bas de Québec, vous êtes attaqué par la " mouche-noire "?

Faites une application d'huile de baleine commune, comme celle que l'on emploie dans le goudron. Ce remède est regardé comme très efficace et une vraie sauvegarde contré la mouche commune. Il est bon aussi de mélanger un peu de souffre dans l'huile. Comme les effets de ce

remède sont invariablement excellents, il est surprenant qu'il ne soit pas mieux connu.

DIARRHÉE

Communément appelée par les pasteurs anglais " white scours ", elle n'est pas dangereuse quand elle est soignée en temps. Le remède le plus en usage, dans le sud de l'Angleterre, consiste à changer la nourriture et mettre les moutons dans une pièce de sainfoin. Comme son nom l'indique, en France, sainfoin veut dire foin salubre, bienfaisant. Il n'y a rien qui cause plus la diarrhée que le changement, comme de passer les moutons d'un pâturage pauvre à un pâturage riche où le gazon est tout frais à la suite de pluie.

Une cuillerée à table d'huile de castor avec une dose de gingembre est un remède recommandable et fera du bien, mais il faut faire attention à la nourriture du troupeau, c'est ce qu'il y a de plus important. Il est dangereux de donner trop de petits remèdes

à un troupeau, et maintenant que nous avons des médecins-vétérinaires dans presque toutes les petites villes de la province, on devrait avoir recours à eux quand on s'aperçoit de quelque chose d'anormal chez le troupeau.

Il n'y a pas beaucoup de maladies qui viennent troubler les agneaux, aussi longtemps qu'ils sont allaités par la mère. La diarrhée vient quelquefois les troubler. et elle est occasionnée par le changement d'un pâturage pauvre à un pâturage riche mais on les guérit avec une dose d'un demi-once de sel d'Epsom et un peu de gingembre pour adoucir les intestins. Quant à la constipation, qui jusqu'à ce qu'ils soient sevrés, affecte rarement les agneaux, un léger laxatif produit la guérison.

UNE EXPÉRIENCE DE M. CASGRAIN

Voici une expérience faite avec le traitement suivant, en 1885. Ayant trouvé une de mes brebis nourrices de race shrop-

shire, dans le champ, considérablement affaiblie et amaigrie, ne pouvant se tenir debout et sur le point de mourir, je la fis transporter du champ à la bergerie, à trois milles de distance, avec son petit. Elle avait le nez bouché et le cerveau tellement embarrassé que l'on aurait dit qu'elle allait étouffer. Voici le traitement que je suivis : je lui fis avaler trois demiards de tisane de graine de lin ; une demi-heure après, je lui vidai dans les oreilles trois demiards de saumure tiédie. Le lendemain, je répétai la même dose. Une demi-heure après, elle était debout, et elle essayait de manger un peu de foin. Je lui donnai alors pour nourriture un peu de son avec du gru et du foin, et comme breuvage, trois demiards de tisane de graine de lin, trois fois par jour. Au bout de trois jours, je lui donnai son agneau qu'elle a continué de nourrir. Au bout de huit jours, je l'ai envoyée au champ. En septembre, j'ai vendu l'agneau dix piastres, et la mère est restée en parfaite santé.

INFLAMMATION DE LA VESSIE

L'inflammation de la vessie est la plus fréquente des maladies urinaires ; elle s'étend à la substance musculaire, autour du col de la vessie, qui se contracte en fermant le passage. La rétention d'urine en est la suite directe et cela amène des conséquences sérieuses.

Symptômes.—Le mouton est inquiet, il lève constamment les pattes de derrière, il les déploie, il frappe du pied et s'efforce d'uriner. Il y a un dérangement général du système, fièvre et constipation.

Traitement.—Saignez copieusement au cou ; administrez le remède suivant à un gros mouton : une verre à patte d'huile de lin et deux dragmes de laudanum.

Pour un jeune mouton, on diminue la dose en proportion. S'il n'y a pas de mieux, le second jour, on répète la saignée de l'autre côté du cou et on lui donne deux cuillerées à table d'huile de lin chaque jour, jusqu'à ce qu'il ait du soulagement. Après qu'il a uriné, on lui donne une nourriture légère. Une infusion de graine

de lin et de gomme arabique lui fera beaucoup de bien.

MAL DE PIS

Cette maladie consiste dans l'inflammation du pis. Cela arrive rarement excepté chez les brebis qui ont perdu leurs petits, ou lorsque les trayons ne sont pas immédiatement ouverts par l'agneau nouveau-né. La malpropreté et la température trop élevée des bergeries, les nombreux coups de tête que les agneaux donnent à leurs mères en tétant en sont les causes les plus fréquentes. Si la brebis est très grasse, qu'elle donne beaucoup de lait, et que son agneau ne le lui ôte pas, le pis devient dur, s'enflamme et il peut alors survenir une suppuration des mamelles et des fistules.

Traitement.—Donnez à la brebis un purgatif et un diurétique pour diminuer la quantité du lait et la fièvre. On donne à vingt-quatre heures d'intervalle, dans de l'eau chaude, deux onces de sel à médecine, deux dragmes de sulfate de potasse et un

dragme de gingembre. On devra baigner le pis dans de l'eau chaude, et on injectera dans les trayons, au moyen d'une seringue, une solution de carbonate de soude.

Traitement préventif.—Toutes les fois qu'une brebis allaite, a du lait en abondance et que l'agneau ne l'extrait pas suffisamment, le lait s'accumule dans une des glandes mammaires, et il survient une tumeur. Les causes qui empêchent l'agneau de tirer convenablement le lait sont de natures diverses : ou la mère donne absolument trop de lait, alors il faut diminuer la ration de nourriture ; ou l'agneau est trop faible, alors il faut régulièrement tirer le pis ; ou la mère ne laisse pas convenablement téter le petit, alors le berger doit chercher les moyens de faire accepter l'agneau par sa mère.— On y parvient en les enfermant ensemble dans un lieu obscur.—Dans les douze premières heures, au besoin, on extrait avec douceur et précaution le lait de la brebis, et on doit renouveler cette opération aussi souvent que cela est nécessaire. Si le berger tarde à intervenir, l'inflammation

gagne le pis et il faut recourir au remède indiqué plus haut.

FOURCHET

Maladie qui a son siège dans un canal folliculaire formé par un repli de la peau, et situé immédiatement entre les deux os des couronnes, au-dessus de la peau qui revêt le fond de la séparation des onglons. Les causes : tantôt accumulation de l'humeur sébacée dans le canal du fourchet, tantôt l'introduction dans ce canal de quelques corps étrangers, tels que la boue, la poussière, etc. Le fourchet commence par une inflammation qui donne lieu à un gonflement plus ou moins étendu. Dès que la boiterie se manifeste avec rougeur de la peau fine de la région, on traite par l'application d'un cataplasme émollient de farine de lin. Lorsque le pus est formé, ce dont on s'aperçoit à l'élasticité du gonflement, on lui donne issue par un coup de lancette, puis on se borne à tenir la plaie propre en la nettoyant avec de l'eau tiède.

CHAPITRE IX

—

MALADIES DE LA PEAU

LE TIQUE ET LE POU DE MOUTON

Le tique du mouton, connu généralement sous le nom de pou de mouton, est trop bien connu pour nécessiter une description. Je donnerai seulement une description du pou de mouton qui généralement n'est pas connu. Il est petit, sa tête est rouge et le corps d'un jaune pâle.

On le trouve de chaque côté du cou, en dedans des cuisses et des jambes de devant du mouton, où il cause beaucoup d'irritation.

Symptôme.—Le mouton ne cherche qu'à se frotter.

Traitement.—Dans une grande cuve, on met quatre livres de tabac, on ajoute ensuite une livre de souffre à c. liquide, que l'on brasse et que l'on garde à une température de cent vingt degrés, de manière que l'on puisse endurer le bras. Alors on plonge le mouton environ trois minutes, ayant soin de lui tenir la tête en dehors de l'eau. Pendant que le mouton est debout dans la cuve, on presse la laine pour en faire sortir le liquide. On met ensuite le mouton dans un lieu chaud, si c'est en hiver. Ce remède est applicable dans toutes les saisons, pourvu que l'on soit prudent dans son application.

GALE

Cette maladie est une des plus graves parmi celles dont le mouton peut être atteint, lorsqu'elle a pris une certaine extension dans le troupeau. Elle est éminemment contagieuse. Il est très important, pour ce motif, d'en saisir la première ap-

parition et d'y remédier. Elle débute en général d'une manière restreinte, sur quelques places de la peau d'un ou plusieurs animaux. Son premier symptôme apparent est la démangeaison. Le berger ne saurait donc être trop attentif aux individus du troupeau qui se tirent la laine. Les causes les plus plus ordinaires de la gale, sont l'insuffisance de l'alimentation et la malpropreté, qui affaiblissent la constitution des animaux. A mesure que la maladie fait des progrès, le mouton se frotte et se gratte, se mange et se tire la laine avec la bouche.

Le berger devra faire attention aux endroits où le mouton s'est frotté et a arraché la laine. S'il y a gale, la peau sera d'abord blanche, plus épaisse qu'ailleurs, mouillée et couverte de taches jaunes. Plus tard, ces parties sont couvertes de gale et la laine tombe ou tient peu Si une mêche de cette laine est mise sur une feuille de papier, on verra avec une loupe les mites se traîner. Si la maladie est négligée, les endroits galeux s'agrandissent et augmentent, la laine est toute

mêlée et tombe par paquets. Le mouton se frotte jusqu'à ce qu'il fasse saigner les gales. Alors il maigrit promptement et devient très laid.

Traitement.—Tondre les moutons et les baigner dans la composition citée précédemment pour les poux de moutons; on enlève les croûtes en nettoyant à fond la peau, puis on frotte la partie malade avec des feuilles de tabac.

PRÉPARATION CORDIALE

Une once de craie préparée, quatre dragmes de cachou, deux onces de gingembre, une demi-once d'opium. Mêlez dans une pinte d'eau de *peppermint ou de menthe poivrée* et embouteillez.

STIMULANT POUR LES AGNEAUX FAIBLES

Gentiane	1 oz	Ecrasez le tout.
Carvi (*Caraway*).	" "	
Columbo.....	½ "	
Gingembre.....	" "	

Infusez dans une pinte d'eau bouillante et coulez le tout après qu'il est refroidi. Donnez deux fois par jour à l'agneau une cuillérée à thé dans une égale quantité de gruau.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

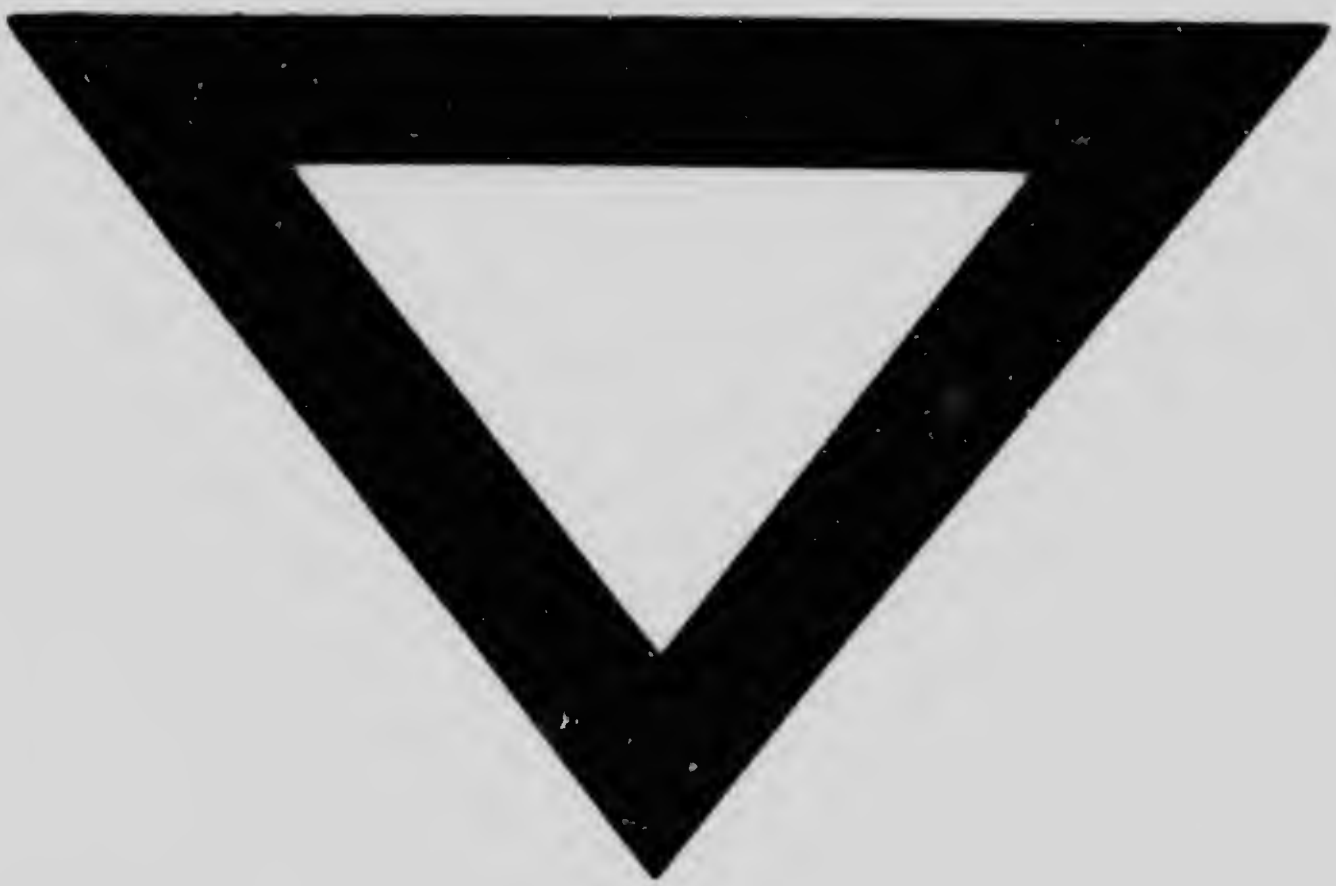
PRÉFACE IX

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre I.—De la sélection des espèces 1
" II.—De la reproduction 9
" III.—Du croisement des races 15

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre I.—Des différentes races de moutons. 27
" II.—Moutons à laines longues.—Le Leicester 31
Le Leicester amélioré 35
Le Lincoln 38
Le Border-Leicester 41
Le Cotswold 43
" III.—Moutons à laines courtes.—Le Southdown 49
Le Hampshiredown 54
" IV.—L'Oxfordshiredown 63
" V.—Le Shropshire 69
Le Suffolkdown 74
Le Dorset-horn 77

TROISIÈME PARTIE

Chapitre I.—De la bergerie 81
Le bélier 83
Du logement 87
" II.—Formation du troupeau 95
" III.—Le temps de l'agnelage 101
Du sevrage des agneaux 109
" IV.—Soins et nourriture des moutons. 113
Avantage des aliments mêlés. 126
Aliments secs 127
Nourriture des moutons pendant l'hiver 133
" V.—Moutons d'exposition 139
" VI.—L'âge du mouton 143
Abattage du mouton 146
" VII.—Tonte des moutons 149
Fromage de brebis 162
" VIII.—Maladies des moutons 165
Teigne ou chancre 167
Pied-pourri 169
Mouches 173
Diarrhée 175
Une expérience de M. Casgrain 176
Inflammation de la vessie 179
Fourchet 181
" IX.—Maladies de la peau.—Le tique et le pou de mouton 183
Gale 184
Préparation cordiale 186